

Observations sur le
sentiment du beau
et du sublime

Emmanuel Kant

OBSERVATIONS

SUR LE SENTIMENT

DU BEAU ET DU SUBLIME.

ARTICLE PREMIER.

*Des différens objets que nous offre le
sentiment du Beau et du Sublime.*

LES différentes sensations que nous cause la peine ou le plaisir, ne dépendent pas autant de la constitution des choses extérieures qui les font naître, que du sentiment particulier de chaque homme, qui le porte à les goûter ou non : de-là vient que quelques personnes ont de l'aversion pour ce qui fait le plaisir des autres ; qu'une passion amoureuse est souvent une énigme pour

A

2 *Observations sur le Sentiment*

tout le monde, ou que la chose qui nous fait éprouver un chagrin très-vif, n'est vue par d'autres que d'un œil indifférent. Le champ où l'on peut observer ces particularités, s'étend fort loin, et nous cache encore un grand fonds de découvertes, qui sont aussi agréables qu'instructives. Je ne porterai d'abord mes regards qu'aux endroits qui semblent se distinguer particulièrement dans cette circonscription, et je les verrai plus de l'œil d'un observateur que de celui d'un philosophe.

Comme l'homme ne se trouve heureux que lorsqu'il satisfait un penchant, il s'ensuit que le sentiment qui le rend susceptible de jouir d'un grand plaisir, sans exiger pour cela des talens distingués, n'est assurément point une bagatelle. Des personnes corpulentes qui ne connoissent point d'auteur plus ingénieux que leur cuisinier, et dont les ouvrages choisis se trouvent renfermés dans leurs caves, jouiront par des propos obscènes, par de lourdes plaisanteries, d'un plaisir tout aussi vif que pourra

l'être celui dont se vantent tant de personnes douées d'une plus noble sensibilité. Un homme chérissant ses aises, qui goûte la lecture parce qu'elle lui procure un bon sommeil ; le négociant à qui tous les plaisirs paroissent fades, à l'exception de celui que goûte un homme sensé lorsqu'il calcule les avantages de son commerce ; celui qui n'aime le sexe que lorsqu'il peut le mettre au nombre de ses jouissances ; l'amateur de la chasse, qu'il se plaise à celle des mouches, comme *Domitien*, ou à celle des bêtes sauvages, comme *A**** ; tous ceux que je viens de citer ont un sentiment qui les rend susceptibles de jouir d'un plaisir conforme à leur goût, sans que le besoin d'en envier d'autres se fasse sentir à eux, ou sans qu'ils puissent s'en faire une idée. Mais à présent ce n'est point sur cela que se fixera mon attention.

Il est encore un sentiment plus délicat, qu'on nomme ainsi, ou parce que nous pouvons en jouir plus long-tems sans qu'il nous épuise, et sans que nous en soyons

A 2

4 Observations sur le Sentiment

rassasiés, ou parce qu'il suppose, pour ainsi dire, à notre ame des qualités qui la rendent susceptible de mouvemens vertueux, ou parce qu'enfin il annonce des talens, et un entendement supérieur, tandis que les autres peuvent se rencontrer même chez l'imbécille.

C'est sur un des côtés de ce sentiment que je porterai mes observations; j'excepte cependant de ceci le penchant qui ne peut naître que des très-grandes lumières de l'esprit; et les attraites qu'un *Kepler* sentoit si bien, lorsqu'il disoit, comme *Bayle* nous l'apprend, qu'il ne donneroit pas une de ses découvertes pour un royaume, cette sensibilité est d'un degré trop relevé pour trouver place dans cette esquisse, qui ne touchera que le sentiment qui naît des sens, et dont les ames communes même sont susceptibles.

Le sentiment plus délicat que nous allons considérer, se divise en deux sortes, le *Sentiment du Beau* et celui du *Sublime*: tous deux nous émeuvent agréablement, mais d'une manière bien différente; l'aspect d'une chaîne de

montagnes dont les sommets couverts de neige, s'élèvent au-dessus des nues ; la description d'un fougueux orage, ou le portrait que nous fait *Milton* de l'empire des enfers, font naître en nous une satisfaction mêlée d'horreur ; mais la vue de prairies tapissées de fleurs, de vallons, où des ruisseaux coulent en serpentant, et couverts de troupeaux qui paissent ; la description de l'Élysée, ou le portrait que nous fait *Homère* de la ceinture de *Vénus*, nous causent aussi une agréable sensation, mais qui n'a rien que de joyeux et de riant. Pour que la première impression se fasse sur nous précisément avec la force convenable, il faut que nous ayons un sentiment du sublime ; et pour que nous goûtions bien la dernière, il faut que nous ayons un sentiment du beau. Des chênes élevés, et les ombres solitaires d'un bois sacré, sont sublimes ; des lits de gazons fleuris, de modestes buissons, et des arbres bien taillés sont beaux ; la nuit est sublime, le jour est beau ; les personnes dont le naturel possède le sentiment du sublime, et qui se

6 Observations sur le Sentiment

trouvent dans le profond silence d'une soirée d'été, lorsque la lumière tremblante des astres perce à travers les pâles ombres de la nuit, et lorsque la lune solitaire paroît sur l'horizon, éprouvent et sont entraînées peu-à-peu dans les grands sentimens de l'amitié, du mépris du monde et de l'éternité.

Le jour brillant nous porte au sentiment de la joie, ainsi qu'à l'amour du travail.

Le sublime *touche*; le beau nous *charme*. Un homme chez qui le sentiment du sublime agit dans toute sa force, a l'air sérieux, quelquefois étonné et fixe; tandis que la vive sensation du beau, s'annonce par l'éclat brillant de nos yeux, par le sourire, et souvent par une joie bruyante.

Le sublime est encore de différentes sortes; quelquefois ce sentiment est accompagné d'horreur et de tristesse; dans quelques cas il l'est à peine d'une tranquille admiration, et dans d'autres de la beauté répandue dans le vaste champ du sublime.

J'appellerai le premier le *sublime effrayant*;

le second , le *sublime noble* , et le troisième , le *sublime magnifique*. Une profonde solitude est sublime , mais d'une manière effrayante (a);

(a) Je ne veux citer ici qu'un exemple de la noble horreur que peut nous inspirer la description d'une parfaite solitude ; j'ai dans ce dessein fait un extrait du rêve de *Carazan* (*). Cet homme riche et sordide , avoit fermé son cœur à l'amitié et à la compassion à proportion de l'accroissement de ses richesses ; à mesure que son humanité se refroidissoit , la ferveur de ses prières et de ses pratiques religieuses augmentoit. Après avoir fait cet aveu , il continue ainsi : Un soir qu'à la lueur de ma lampe je faisais mes comptes , et que je calculois le gain de mon négoce , le sommeil me surprit ; dans cette situation je vis l'ange de la mort qui vint fondre sur moi comme un ouragan ; il me terrassa d'un coup terrible avant que j'aie pu demander grace. Je fus saisi de crainte lorsque je m'aperçus que mon sort ne pouvoit se changer , que j'allois tomber dans l'éternité , et qu'il ne m'étoit plus possible d'ajouter au bien , ni de diminuer le mal que j'avois fait. Je fus mené au pied du trône de celui qui habite le troisième ciel , et l'éclat que je vis briller devant moi me parla en ces termes : » *Carazan*, le culte que tu as rendu à la divinité est rejeté : » tu as fermé ton cœur à l'humanité et enfoui tes trésors , » tu n'as vécu que pour toi , et c'est pour cela que pendant toute l'éternité tu seras exclu de la société des » autres créatures ». Dans cet instant je fus entraîné par

(*) *Ouvrage allemand.*

et c'est pourquoi les solitudes d'une vaste étendue , tels que les déserts monstrueux de *Chamo* en Tartarie, ont, en tout tems, donné lieu aux spectres, aux ombres terribles, et aux lutins qu'on y a placés.

une force invisible, et conduit à travers le brillant édifice de la création. Je laissai bientôt derrière moi des mondes innombrables ; et lorsque je m'approchai des dernières limites de la nature, je remarquai que les ombres d'un vuide sans bornes, se perdoient devant moi dans les abîmes, empire effrayant d'un éternel silence, de la solitude, et de l'obscurité. A cet aspect une horreur que je ne saurois exprimer, s'empara de moi ; les dernières étoiles s'éclipserent insensiblement à mes yeux, et l'éclat de la lumière se perdit dans la plus profonde obscurité. L'inquiétude mortelle du désespoir s'augmentoît en moi à chaque instant qui m'éloignoit du dernier des mondes habités ; je songeois alors avec une impatience amère, qu'après que j'aurois été transporté pendant dix mille fois dix mille ans, loin des bornes du monde créé, je pourrois toujours avancer dans l'immensité de ces abîmes.

Persuadé, dans mon étourdissement, de la réalité des objets qui se présentoient à moi, j'élevai mes bras avec une telle violence que je me réveillai. J'ai depuis appris à estimer les hommes ; car dans mon horrible solitude j'eus préféré le dernier de ceux à qui je fermois ma porte, dans le tems où ma fortune m'énorgueillissoit, à tous les trésors de *Golconde*.

Il faut que le sublime soit toujours grand ; le beau peut aussi s'étendre à de très-petites choses. Le sublime doit être simple ; le beau souffre la parure et les ornemens. Une grande élévation est aussi sublime qu'une profondeur immense ; mais les sensations qu'elles donnent, diffèrent en ce que l'une fait frémir, et que l'autre excite notre admiration. Ainsi donc les sensations du sublime, peuvent être effrayantes et nobles. L'aspect d'une pyramide d'Égypte, à ce que rapporte *Hasselquist*, nous touche infiniment plus que nous ne pourrions nous l'imaginer, mais sa structure est simple et noble. L'église de *St. Pierre* à Rome est magnifique. Lors donc qu'il se trouve une esquisse grande, simple, où les sensations du sublime agissent à travers la beauté qui s'y trouve répandue, comme de l'or et des mosaïques, . . . on la nomme *magnifique*. Un arsenal doit être simple et noble ; un palais de résidence magnifique, et un château de plaisance, beau et bien orné..

Une longue durée est sublime ; elle est noble

lorsqu'elle appartient au passé ; et lorsqu'on prévoit qu'elle aura lieu dans un avenir incalculable , elle porte en elle quelque chose d'effrayant. Un édifice conservé de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours , est respectable : il naît une douce horreur de la description de *Haller* (a) sur l'éternité future ; sa description de celle du passé fait naître une admiration fixe.

(a) Un des célèbres poètes allemands , dont Berne est la patrie.

ARTICLE SECOND.

Quelles sont chez l'homme les propriétés du Sublime et du Beau en général.

L'ENTENDEMENT est sublime ; l'esprit est beau ; l'audace est sublime et grande ; la ruse petite , mais belle. La circonspection , disoit *Cromwell* , est la vertu d'un bourgmestre ; la véracité et la loyauté sont simples et nobles ; la plaisanterie , la flatterie complaisante , ont de la finesse et de la beauté ; la bonne grace est la beauté de la vertu ; le désir d'obliger sans intérêt est noble. La politesse et l'honnêteté sont belles ; des qualités sublimes nous font estimer , de belles qualités nous font chérir. Les personnes dont le sentiment est principalement susceptible du beau , ne cherchent des amis vrais , constans et solides , que lorsqu'elles sont dans le besoin ; mais elles choisissent pour leur société ordinaire , des hommes

aimables , divertissans et polis. Souvent nous estimons trop une personne , pour qu'il nous soit possible de l'aimer : elle est si au-dessus de nous , que nous n'oserions en approcher avec la familiarité que l'amour inspire.

Les personnes qui réunissent en elles les deux sortes de sentimens , éprouveront que l'impression du sublime est plus puissante que celle du beau , mais qu'elle fatigue et ne sauroit durer long-tems , si ce dernier ne l'accompagne ou ne la varie (a).

Les grands sentimens jusqu'où peut s'élever

(a) Les sensations du sublime tendent l'ame avec plus de force , et fatignent par conséquent plus tôt. On lira plus long-tems de suite une pastorale , que le Paradis perdu de *Milton* , et plus long-tems *La Bruyère* que *Young* ; il me semble même que ce dernier a fait une faute comme poëte moral , en écrivant sur un ton sublime avec trop d'uniformité ; car on ne peut renouveler la force de l'impression qu'en la faisant contraster avec des passages plus doux. Le beau ne nous fatigue jamais davantage , que lorsque le travail pénible de l'art s'y trahit ; nous supportons avec peine et impatience les efforts que l'on fait pour charmer.

quelquefois la conversation d'une société bien choisie, doivent de tems-en-tems se convertir en plaisanteries légères ; il faut que des physionomies d'abord sérieuses et attendries, ensuite riantes, il naisse un contraste agréable, qui sans efforts fasse éprouver tour-à-tour les deux sortes de sentiment.

L'amitié tire ses principaux traits du sublime, l'amour les tient du beau ; cependant la tendresse et la profonde estime donnent à ce dernier de l'élevation et de la dignité, tandis que le badinage et la confiance répandent plus vivement sur lui le coloris du beau. Voici en quoi la tragédie, selon mes idées, diffère principalement de la comédie ; la première émeut le sentiment du sublime, la seconde celui du beau ; la première nous offre des sacrifices généreux pour le bien des autres, quelquefois une résolution courageuse dans le péril, et une fidélité mise à l'épreuve ; l'amour ne s'y montre que sous le voile de la mélancolie : il y est tendre et plein d'estime ; le spectateur participe au malheur d'autrui, par les sensations qu'il éprouve, et

14 *Observations sur le Sentiment*

son cœur généreux s'attendrit sur des maux qui lui sont étrangers : il est agité par de douces émotions , et sent la dignité de sa propre nature. A ceci la comédie oppose des finesses artificieuses , des intrigues singulières et ingénieuses , qui se dénouent adroitement , des fous que l'on dupe , des railleries et des personnages risibles ; l'amour y quitte l'air chagrin , il y est gai et confiant ; il se peut cependant qu'ici , comme dans d'autres cas , le noble soit uni au beau jusqu'à un certain degré.

Les crimes mêmes et les vices moraux , portent en eux des traits du sublime et du beau , du moins ils paroissent tels au sentiment qui naît simplement des sens , avant qu'on ne l'ait passé au creuset de la raison.

La colère d'un homme redoutable est sublime : telle est la colère d'*Achille* dans l'*Illiade* ; en général le caractère des héros d'*Homère* est du sublime effrayant ; celui des héros de *Virgile* , du sublime noble.

Une vengeance ouverte et hardie , qui suit une grande offense , porte en elle quelque chose

de grand ; et quelque illicite qu'elle soit , le récit qu'on en fera , nous inspirera toujours une satisfaction mêlée d'horreur. *Hanway* nous rapporte que *Schak-Nadir* ayant été surpris une nuit dans sa tente par quelques conjurés , s'écria : » Laissez-vous toucher de compassion , et je vous » pardonne à tous. » Un d'eux levant sur lui le cimeterre , lui répondit : » Tu n'as jamais montré de compassion , tu n'en mérites aucune. » Un courage déterminé dans un scélérat est très-dangereux ; cependant il nous touche dans le récit ; et lors même que le coupable est traîné à un supplice infâme , il ennoblit encore sa mort en quelque sorte , s'il y marche avec fierté et dédain. D'un autre côté , un dessein rusé et bien imaginé , ne s'étendit-il pas au-delà de l'espièglerie , porte en soi quelque chose de fin et qui fait rire.

La coquetterie prise dans le bon sens , c'est-à-dire , les soins que l'on prend pour charmer et pour conquérir des cœurs , quand elle se rencontre chez une personne qui , sans cela , possède des charmes , est peut-être répréhen-

sible , mais pourtant belle , et communément préférée à des qualités respectables et bien-séantes.

La figure des personnes dont l'extérieur plaît, se rapporte alternativement aux différentes sortes de sentiment. Une haute stature engage à l'estime et à la considération ; une petite taille à la confiance. La couleur brune , les yeux noirs approchent plus du sublime ; les yeux bleus et la couleur blonde , sont plus voisins du beau.

Un âge avancé s'allie plus aisément avec les propriétés du sublime ; la jeunesse , au contraire , avec celles du beau.

Il en est de même de la différence des états ; et dans toutes les relations mentionnées ci-dessus , les habillemens même doivent convenir aux différentes sortes de sentimens. Des personnes d'une taille remarquable , doivent , dans leurs habillemens , faire paroître de la simplicité et tout au plus de la magnificence. Les personnes qui sont petites , peuvent être ornées et parées. Des couleurs sombres , une mise uniforme ,

uniforme, conviennent à la vieillesse. Des vêtemens de couleur claire, vive et tranchante, donnent à la jeunesse plus d'éclat.

Dans les différens états, l'ecclésiastique, quelle que soit sa fortune et de quelque rang qu'il puisse être, doit montrer la plus grande simplicité, et l'homme d'état la plus haute magnificence. Le Sigisbé peut faire telle toilette qu'il lui plaît.

Les accidens de la fortune ont aussi quelque chose qui, d'après l'opinion des hommes, du moins, font naître ces sensations. La naissance et les titres trouvent ordinairement ces derniers enclins à l'estime. Les richesses, quoique sans mérite, sont honorées même par les gens désintéressés; apparemment parce que son idée se concilie avec des projets d'actions distinguées, qu'une grande fortune met à même de réaliser; il s'ensuit que cette estime peut tomber sur plus d'un riche fripon, qui ne mettra jamais ses actions en exécution, et ne saura pas se faire une idée du sentiment noble qui seul peut rendre les richesses estimables.

B

Ce qui rend plus sensibles les maux attachés à la pauvreté, c'est l'espèce de mépris qu'on en fait, et que le mérite ne sauroit entièrement détruire, du moins aux yeux du commun des hommes, lorsque ce sentiment grossier ne peut point être éludé à son avantage, par le rang et les titres.

La nature humaine ne nous fait jamais voir des qualités louables, qu'elle ne nous présente en même-temps le tableau de leurs dégénération, qui, par des nuances infinies, nous conduisent jusqu'au dernier degré de l'imperfection.

Le caractère du sublime effrayant devient gigantesque (a) lorsqu'il pèche entièrement contre le naturel. Ces choses outrées qui sortent de la nature, auxquelles on suppose de la sublimité, quoique cela n'arrive que peu ou point du tout, se nomment *sottises*. On donne le

(a) Le mot allemand *abentheuerlich*, dont se sert ici *Kant*, signifie en même-tems romanesque et gigantesque; j'emploierai ces deux mots selon que l'exigera la phrase.

(Note du traducteur.)

nom de *fantasques* aux gens qui croient au romanesque et qui le chérissent. Un penchant déterminé pour les sottises, constitue le caractère de l'homme *extravagant*; d'un autre côté, le sentiment du beau dégénère lorsqu'il est entièrement dénué de noblesse, et se nomme *fadaise*. Un jeune homme de ce caractère s'appelle *nigaud*; un homme de moyen âge qui le possède, est un *sot*: et comme c'est à un grand âge que le sublime devient le plus nécessaire, un vieux sot est l'être du monde le plus méprisable, de même qu'un jeune homme extravagant est l'être qu'on supporte le moins. La plaisanterie et la gaieté touchent au sentiment du beau; la raison peut même briller au travers d'elles, et le sublime s'en rapprocher plus ou moins dans certains cas; celui qui dans sa gaieté ne nous fait point remarquer ce mélange, *plaisante*; celui qui plaisante sans cesse est *insipide*.

Il est aisé de voir que des personnes sensées peuvent aussi plaisanter de tems-en-tems, que même avec peu d'esprit, on ne sauroit guères,

sans s'oublier, faire désertcr la raison de son poste.

Celui dont les paroles et les actions n'amusement ni ne touchent, est *ennuyeux*. L'homme ennuyeux, lorsqu'il est en même-tems insipide, donne dans l'*absurde*; l'homme qui donne dans l'absurde, lorsque son imagination est boursoufflée, est un *fou* (a).

Je vais, par des exemples, rendre plus frappante cette singulière ébauche des foiblesses humaines; car quand on ne possède pas le burin de *Hogard* (b), il faut, par la descrip-

(a) On remarquera bientôt que cette respectable société se partage en deux loges; celle des extravagans et celle des sots. Un homme extravagant, s'il est en même-temps savant, se nomme *pédant*; et lorsque par ses airs et sa mine arrogante, il veut se faire passer pour un sage, le bonnet à grelots siera fort bien à sa *physionomie*. La classe des sots se rencontre plus fréquemment dans le grand monde: elle vaut peut-être mieux que la première; ils font beaucoup rire, et l'on a beaucoup à gagner avec eux; il arrive cependant que des personnes faisant la même caricature, se regardent de travers, et heurtent de la tête celle de leur voisin qui l'a vuide comme eux.

(b) Célèbre graveur anglais.

tion , suppléer à ce qui manque dans l'impression du dessin.

Le courage audacieux qui brave les périls pour soutenir les droits de sa patrie , ou ceux de ses amis , est sublime. Les croisades de l'ancienne chevalerie étoient romanesques. Les duels, restes misérables des fausses idées qu'on a de l'honneur , sont des sottises. Une triste retraite , loin du tumulte du monde , motivée par un dégoût bien fondé , est noble. Des couvens , et des tombeaux semblables , destinés à renfermer des saints vivans , sont des sottises. Mettre par la raison un frein à ses passions , c'est sublime. Les macérations , les vœux et d'autres vertus monacales , sont des sottises. De saints os , du bois saint , et d'autres vétilles de cette nature , sans en excepter les saints excrémens du grand *Lama* du Thibet , sont des sottises.

En parlant des ouvrages d'esprit , les poésies de *Virgile* et de *Klopstok* se classent dans le noble ; celles d'*Homère* et de *Milton* , dans le gigantesque. Les métamorphoses d'*Ovide* sont des sottises ; et les contes des fées , que le

délire français inventa , sont de toutes les sottises les plus plattes qu'on ait jamais produites ; les poésies anacréontiques sont bien souvent des fadaïses.

Les œuvres de l'entendement et de la pénétration se différencient de la même manière , lorsqu'elles contiennent de quoi émouvoir le sentiment. La représentation qu'on se fait mathématiquement de la grandeur immense de l'univers , les contemplantions de la métaphysique sur l'éternité , la providence et sur l'immortalité de l'ame , renferment une certaine élévation et une certaine dignité ; il est vrai que la philosophie est altérée par bien de vaines subtilités ; et quelque bien fondées que paroissent les quatre figures syllogistiques , elles méritent néanmoins d'être mises au rang des sottises scholastiques.

Parmi les qualités morales , la vertu seule est sublime. Il en est cependant qui sont aimables et belles , et qu'on regarde aussi comme nobles , lorsqu'elles s'accordent avec la vertu , quoique proprement on ne puisse les mettre

au nombre des sentimens vertueux. Ce jugement paroîtra subtil et embrouillé ; suivons : La disposition de l'esprit faisant la source de certaines actions qui s'accordent , à la vérité , avec la vertu , mais par une raison qui n'est qu'accidentelle , et qui , par sa nature , peut souvent combattre la vertu même , ne sauroit s'appeler disposition vertueuse. Une certaine sensibilité qui peut aisément se changer en un sentiment très-vif de compassion , est aimable et belle ; car elle dénote le tendre intérêt que l'on prend au sort des autres hommes , principe où la vertu tend également ; mais cette passion bienveillante est cependant foible et toujours aveugle ; car , supposez-vous ému par ce sentiment , vous emploîrez une partie de votre revenu à soulager l'homme souffrant ; mais continuant la supposition , ce que vous lui donnez est une dette que vous avez contractée avec un autre , et par-là vous ne remplissez pas le devoir sévère auquel vous oblige la justice : il est donc clair que cette action ne sauroit naître d'une intention vertueuse ;

car il n'est pas possible qu'une intention semblable nous fasse sacrifier à un plaisir aveugle, une obligation plus sacrée.

Si au contraire la bienveillance générale fait votre principe fondamental, si vous lui subordonnez toutes vos actions, alors vous conserverez encore de la commisération pour l'homme souffrant ; mais la considérant d'un point de vue plus élevé, vous la placerez dans le véritable rapport qu'elle a avec vos devoirs réunis ; c'est sur la bienveillance générale qu'est fondée la part que nous prenons au mal-être des hommes, mais la justice l'est de même, et c'est elle qui doit diriger ici notre façon d'agir.

Aussitôt donc que ce sentiment acquiert en se généralisant le degré de hauteur qui lui convient, il devient sublime, mais en même-tems plus froid ; car nous ne saurions faire naître dans notre cœur une tendresse à laquelle chaque homme puisse participer, comme il est encore impossible que nous éprouvions une vive douleur, à chaque peine qui nous est étrangère ; nous verrions sans cela l'homme vertueux fon-

dre sans cesse en larmes de compassion comme *Héraclite* ; il ne seroit cependant , avec cette bonté de cœur , qu'un désœuvré sensible (a). La seconde espèce de sentiment bienveillant, qui, quoique belle et digne d'être aimée , ne fait pas encore la base d'une véritable vertu , est la complaisance ; c'est un penchant à nous rendre agréable aux autres , en nous montrant affable à leur égard , en satisfaisant à leurs désirs , et en conformant notre manière d'être

(a) En examinant ceci à fond , il se trouve que la faculté de compatir, quelque digne qu'elle soit d'être aimée, n'a point en elle la dignité de la vertu. Un enfant qui souffre, une femme jolie et malheureuse, rempliront notre cœur de douleur, tandis que dans le même tems nous apprendrons avec sang-froid la nouvelle d'un grand combat, où (comme on peut aisément le présumer) un nombre considérable d'hommes innocens, auront péri dans des maux cruels. Plus d'un prince qui détournâ la vue à l'aspect d'une seule personne malheureuse, donna souvent des ordres pour une guerre qui n'avoit que de motifs frivoles.

On voit que dans les effets produits par cette faculté, il n'y a point de proportion ; comment donc peut-on dire qu'elle est fondée sur l'amour de l'humanité ?

à leur façon de penser : ces motifs sur lesquels est fondée une complaisance qui nous charme, sont beaux ; et la flexibilité d'un cœur semblable dénote la bonté ; mais elle est tellement éloignée de la vertu , que si des principes plus élevés ne lui fixent des bornes et ne l'affoiblissent , elle peut engendrer tous les vices ; car , sans parler de l'injustice que nous faisons souvent à toutes les personnes qui se trouvent hors du petit cercle de notre société , par la complaisance que nous avons envers celles que nous fréquentons , l'homme à qui nous supposons ce seul penchant , peut réunir en lui tous les vices , non par une inclination immédiate , mais parce qu'il aime à vivre à la guise d'un chacun par une aimable complaisance ; il deviendra menteur , désœuvré , ivrogne ; ... il n'agit point d'après les règles générales de bonne conduite , mais d'après une inclination qui , belle en elle-même , devient fade lorsqu'elle n'a aucune consistance , et qu'elle n'est soumise à aucun principe.

La vertu ne peut donc être entée que sur

des principes qui lui donneront plus de sublimité et plus de noblesse , à mesure qu'ils se généraliseront davantage ; ces principes ne sont point des règles spéculatives , mais la conscience d'un sentiment attaché au cœur de tout homme qui chérit l'humanité ; ils s'étendent bien au-delà des motifs particuliers de la compassion et de la complaisance. Je crois tout comprendre en disant que c'est là *le sentiment de la beauté et de la dignité de la nature humaine.*

Le premier , fait la base de la bienveillance générale ; le second , de l'estime générale : et si par hasard ce sentiment atteignoit dans le cœur d'un homme son plus haut point de perfection , il s'aimeroit , à la vérité , et s'estimeroit soi-même , mais ce ne seroit qu'en se considérant comme une partie du tout sur lequel s'étendrait son noble et vaste sentiment. Ce n'est qu'en soumettant à ce penchant , ainsi généralisé , nos inclinations particulières , que nous pouvons employer proportionnellement nos impulsions vers la bienveillance , et acquérir

cette noble convenance qui fait la beauté de la vertu. La Providence considérant le foible de la nature humaine , et le peu de puissance que ce sentiment moral pourroit exercer en se généralisant sur la plupart des hommes , plaça chez eux comme des supplémens à la vertu , ces penchans secourables , qui , en les portant à faire de belles actions sans principes , sont en même-tems le ressort qui les pousse à pratiquer celles dont les principes font la base.

La compassion et la complaisance sont le mobile de belles actions , qui toutes peuvent être étouffées par la prépondérance d'un intérêt plus grossier ; mais elles ne sauroient être , comme nous l'avons vu , la base immédiate de la vertu , quoiqu'elles acquièrent son nom et se trouvent ennoblies par la connexion qu'elles ont avec elle ; je puis d'après cela les nommer *vertus adoptives* ; mais je nommerai *vertu véritable* , celle qui se trouve établie sur des principes. Les premières sont belles et nous charment , mais la dernière seule est sublime et respectable. On désigne par les mots *bon cœur* ,

Le naturel où dominant les deux premiers sentimens, et l'on nomme *bon*, l'homme qui les possède, tandis qu'on accorde avec raison un cœur noble à l'homme vertueux, et qu'on lui donne le nom d'*honnête-homme*. Les vertus adoptives ont néanmoins une grande ressemblance avec les vertus véritables, en ce qu'elles renferment un sentiment qui nous porte par un goût immédiat aux actions bonnes et bienveillantes. Un homme bon vous témoignera de l'honnêteté; il compatira sincèrement aux maux des autres, par une complaisance immédiate, et sans porter ses vues plus loin.

Comme cette sympathie morale ne donne cependant pas assez d'essor à la nature paresseuse de l'homme pour le faire agir d'après l'utilité générale, la Providence nous donna encore un sentiment plein de délicatesse, et propre à nous émouvoir ou à contrebalancer l'intérêt grossier et les plaisirs sensuels; ce sentiment c'est l'*honneur*, et sa suite la honte.

L'opinion que les autres peuvent avoir de

notre mérite, et leurs jugemens sur nos actions, sont des motifs bien puissans, et qui nous arrachent plus d'un sacrifice : aussi la plupart des hommes font souvent, pour sauver les simples apparences, ce qu'ils n'eussent point fait par principe, et pour suivre les mouvemens de bonté qui naissent immédiatement : cette opinion est sans doute fort utile, mais bien superficielle ; c'est comme si le jugement des autres pouvoit déterminer notre mérite et celui de nos actions ; ce qui naît de cette impulsion, n'a rien du tout en soi de vertueux : c'est pourquoi l'homme qui veut passer pour tel, cache avec soin l'ambition qui fait son véritable motif. Cette inclination est beaucoup plus éloignée de la véritable vertu que la bonté, parce qu'elle n'est pas immédiatement déterminée par des actions belles en elles-mêmes, mais par celles que des yeux étrangers jugent convenables.

Je puis donc d'après cela (et quoique le sentiment de l'honneur soit un sentiment délicat) donner à tout ce qui ressemble à la vertu,

et à ce qui en résulte, le nom de *brillant de la vertu*.

En comparant entr'eux les différens naturels des hommes, lorsqu'une de ces trois sortes de sentimens les domine (a) et constitue leur caractère moral, nous trouvons que chacun d'eux a une connexion particulière avec un des tempéramens qui se trouvent ordinairement partagés entre nous, de manière cependant que le tempérament flegmatique sera toujours privé davantage que les autres du sentiment moral, non que la marque caractéristique de ces différens naturels dépende des traits cités plus avant, (car dans ce traité nous ne considérons nullement les sentimens plus grossiers, comme celui de l'intérêt et des plaisirs sensuels... quoique dans les divisions qu'on fait communément de ces tempéramens, on porte sur-tout son attention sur des inclinations semblables,) mais parce que les sensations morales plus délicates, peuvent s'unir plus aisément à l'un ou à l'autre

(a) La compassion, la complaisance et l'honneur.

de ces tempéramens ; et s'y trouvent à présent déjà unis en grande partie.

Un sentiment intime de la beauté et de la dignité de la nature humaine, une conception et une capacité données à notre naturel, pour y rapporter toutes nos actions comme à un principe universel, est sérieux, et ne s'accorde pas davantage avec une humeur volage et joviale, qu'avec l'inconstance d'un homme léger ; il se rapproche même de la mélancolie que nous inspirent les sensations douces et nobles, qui naissent du frémissement qu'éprouve une ame resserrée dans certaines bornes, lorsque pleine d'une grande résolution, elle voit devant elle les dangers qu'elle doit surmonter, et lorsque la pénible mais glorieuse victoire que l'homme remporte lorsqu'il sait se vaincre lui-même, se présente à ses yeux.

La véritable vertu, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur des principes, porte en elle quelque chose qui paroît le mieux s'accorder avec le caractère mélancolique pris dans un degré tempéré.

La

La beauté, la bonté et la sensibilité du cœur, sont susceptibles, comme nous l'avons vu, d'être énuées de compassion, et portées à la bienveillance, dans certains cas particuliers; mais elles dépendent infiniment du changement des circonstances : il s'ensuit que les mouvemens de l'ame ne sont point alors motivés par des principes généraux; elles changent aussi aisément de forme et se règlent d'après les différentes faces que lui présentent les objets. Comme ce penchant se rapproche du beau, il semble s'unir plus étroitement au naturel qu'on nomme *sanguin*, parce qu'il est volage et très-adonné aux plaisirs. C'est ce tempérament qui renferme les qualités agréables qu'on nomme *vertus adoptives*.

Le sentiment d'honneur est depuis long-tems regardé comme la marque caractéristique de la complexion colérique, et le portrait de ce caractère nous fournira l'occasion de faire des recherches sur les suites morales de ce sentiment délicat, qui, la plupart du tems, n'a pour but que l'envie de briller. Il n'est

C

point d'homme chez qui l'on ne trouve quelques traces du sentiment plus délicat ; mais le grand dénuement de ce même sentiment, qu'on nomme comparativement *insensibilité*, appartient au caractère flegmatique, que l'on dit même dénué de ressorts plus grossiers, tels que de l'avidité des richesses. . . . Nous ne parlerons point de toutes ces inclinations qui fraternisent, que nous pouvons omettre, et qui n'appartiennent aucunement à ce plan.

Occupons-nous actuellement à considérer de plus près, dans la division des tempéramens, telle qu'elle est reçue, le sentiment du beau et du sublime ; sur-tout lorsqu'ils seront moraux.

L'homme dont le sentiment se rapporte au mélancolique, ne porte point ce nom parce qu'il se dérobe aux plaisirs du monde, pour se livrer à une sombre mélancolie, mais parce que ses sentimens, lorsqu'ils passent un certain degré d'élévation, ou lorsque, par de certains motifs, ils prennent une fausse direction, penchent davantage vers ce tempérament que

vers tout autre ; il possède principalement le sentiment du sublime , et la beauté dont il éprouve aussi très-bien les sensations , ne lui suffit point lorsqu'elle ne fait que le charmer ; il faut qu'elle l'émeuve en lui inspirant de l'admiration.

Quoique la manière qu'il a de jouir du plaisir , soit plus sérieuse , elle n'en est pour cela pas moins grande. Les émotions que fait naître le sublime , ont en elles quelque chose de plus enchanteur , que les attraits frivoles du beau , qui ne tendent qu'à amuser l'imagination : son bien-être tiendra plus du contentement que de la gaieté ; il est constant , et c'est pour cela qu'il soumet ses sentimens à des principes ; plus le principe dont il les fera dépendre sera général , moins ils seront sujets au changement et à l'inconstance , et plus ce sentiment élevé qui en comprend tant d'autres , sera étendu.

Les motifs particuliers de nos inclinations sont soumis à bien des exceptions et à bien des changemens , à moins qu'ils ne dérivent d'un principe aussi supérieur.

C

L'affable et jovial *Alceste*, dit : Je chéris mon épouse parce qu'elle est jolie, sensée et caressante. Mais si des maladies changent ses traits, si l'âge la rend accariâtre ; si, lorsque votre première illusion sera évanouie, vous ne la trouvez pas plus sensée qu'une autre, que deviendra votre inclination, puisqu'alors son motif n'existera plus ? Opposez à *Alceste* le bienveillant, le solide *Adraste*, qui se dit à lui-même : Je témoignerai de l'estime et de l'affection à cette personne, parce qu'elle est ma femme. Cette façon de penser est noble et généreuse. Que le temps ravisse les attraits passagers de son épouse, elle n'en sera pas moins sa femme ; ce noble motif subsiste toujours, et n'est point aussi soumis que l'autre à la vicissitude des choses extérieures.

Telle est la nature des principes comparés aux mouvemens qui naissent subitement par des causes particulières, et voilà quelle est l'opposition de l'homme qui suit ses mouvemens bons et affectueux, avec celui qui n'agit que d'après des principes. Que droit-on

si l'on entendoit la voix de son cœur s'exprimer ainsi : Je dois aider cet homme parce qu'il souffre ; ce n'est pas qu'il ait été mon ami , ou de ma société , ce n'est pas que je le croie susceptible de me témoigner un jour sa reconnaissance pour ce bienfait ; il est d'ailleurs déplacé de raisonner dans ce moment-ci , et de s'arrêter à des questions ; il est homme , et ce qui arrive à l'homme me touche aussi ; ses procédés sont donc établis sur la base de bienveillance la plus élevée de la nature humaine ; ils sont de la plus haute sublimité , aussi bien par leur constance , que par l'application générale qu'il en fait.

Je continue mes observations : L'homme d'un tempérament mélancolique ne s'inquiète point du jugement des autres ; il lui importe peu de savoir ce qu'ils trouvent bon ou vrai ; il ne se fie même qu'à peine à ses propres lumières , parce que ses principes peuvent souvent se confondre avec ses motifs particuliers : on ne peut donc que difficilement le faire changer d'opinion ; sa persévérance

dégénère aussi quelquefois en opiniâtreté ; il voit avec indifférence les modes se changer , et ne porte sur leur éclat qu'un œil de mépris.

L'amitié est sublime , et convient par-là même à ses sentimens : il peut perdre un inconstant ami , mais ce dernier ne le perdra pas de sitôt ; le souvenir même d'une amitié éteinte , est encore respectable à ses yeux.

L'affabilité est belle ; un silence réfléchi est sublime ; il sait bien garder ses secrets , et ceux des autres ; la véracité est sublime ; il hait le mensonge et la dissimulation. Il a un sentiment élevé sur la dignité de la nature humaine ; il s'estime soi-même , et regarde chaque homme comme un être qui mérite de l'estime ; il ne supporte point un asservissement abject , et son noble cœur ne respire que pour la liberté ; il déteste toutes les chaînes , de celles qui sont dorées et qu'on porte à la cour , jusqu'aux fers pesans des esclaves de galère. Il se juge sévèrement soi-même et les autres ; il est souvent dégoûté de la vie et de sa personne. Dans la dégénération de ce caractère , le

sérieux incline à la mélancolie, la piété au fanatisme, l'amour de la liberté à l'enthousiasme; l'offense et l'injustice l'animent à la vengeance : il est alors très à craindre, il brave les dangers, et méprise la mort ; lorsque son sentiment se déprave et que sa raison n'est pas assez éclairée, il tombe dans le romanesque, dans les inspirations, les apparitions, les tentations ; son entendement est-il encore plus foible ? il donne dans les sottises, dans les songes significatifs, les pressentimens et les miracles : il est en danger de devenir *extraragant* ou *santasque*.

L'homme d'un caractère sanguin, a un sentiment dominant pour le beau ; c'est pourquoi ses plaisirs sont vifs et rians ; lorsqu'il n'est point gai, il est mécontent, et ne connoît point une satisfaction tranquille : il a beaucoup de sympathie morale ; la joie des autres le rend satisfait, et leur peine le trouve sensible ; ses sentimens moraux sont beaux, mais sans principes, et dépendent immédiatement de l'impression momentanée que les objets font sur

lui. Il est l'ami de tout le monde, ou, ce qui revient au même, il n'est proprement l'ami de personne, quoiqu'il soit bon et bienveillant. Il ne dissimule point : aujourd'hui il vous parlera avec affabilité, et vous témoignera ses bonnes grâces ; demain, si vous vous trouvez dans le malheur, ou malade, il éprouvera une compassion sincère et vraie ; mais il cherchera à se glisser doucement hors de votre société, jusqu'à ce que les circonstances soient changées. Il ne doit jamais être juge ; les lois lui paroissent ordinairement trop sévères, et il se laisse corrompre par les larmes. C'est un mauvais saint, jamais il n'est bien bon, jamais il n'est bien méchant ; il s'égare souvent et devient vicieux plus par complaisance que par inclination ; il est libéral et bienfaisant, mais il paye mal ce qu'il doit, parce qu'il a beaucoup de sentiment de bonté, et peu de sentiment de justice. Personne n'a une aussi bonne opinion de son propre cœur que lui ; quoique vous ne l'estimiez pas, vous serez forcé de l'aimer. Son caractère, dans sa plus

grande déclinaison , tombe dans *le fade* ; il est vétilleur et enfant ; si l'âge ne diminue sa vivacité , ou ne lui donne plus d'entendement , il risque de devenir un vieux sot.

L'homme à qui l'on attribue le caractère colérique , a un sentiment dominant pour le sublime , qu'on peut nommer magnifique ; ce n'est proprement que l'éclat du sublime , une couleur tranchante qui nous cache l'intérieur de la chose ou de la personne , peut-être ordinaire ou mauvaise en elle-même , mais dont les apparences nous trompent et nous touchent , de même qu'un bâtiment dont les murailles peintes imitent des pierres de taille , nous cause une impression aussi noble que s'il étoit effectivement construit de la sorte , et que des corniches qui ne sont qu'attachées , nous donnent une idée de solidité , quoiqu'elles n'aient point de consistance , et qu'elles ne servent point de soutien : ainsi l'on voit briller des vertus qui ne sont que du clinquant de sagesse , et du mérite en peinture. Le colérique ne juge de son propre mérite et

de celui de ses actions, que d'après la convenance, ou d'après les apparences qu'elles peuvent avoir aux yeux des autres; il ne voit qu'avec indifférence la constitution intérieure d'un objet, et les causes qu'il contient en lui-même : il n'est point animé par une véritable bienveillance, ni touché par l'estime (a); sa conduite est artificielle; il faut qu'il choisisse plusieurs points d'observation, pour juger d'après les différentes situations où se trouvent les spectateurs, de ce qui lui est convenable de faire; car il ne s'inquiète point de ce qu'il est, mais de ce qu'il paraît être; il est donc nécessaire que pour cela, il sache si sa conduite sera goûtée généralement; et qu'il connoisse les différentes impressions qu'elle fera naître. Comme cette attention fine exige beaucoup de sang-froid et qu'il ne doit point se laisser aveugler par l'amour, la compassion, ou un intérêt

(a) Il ne s'estime heureux que lorsqu'il présume qu'on le regarde comme tel.

quelconque que son cœur pourroit lui inspirer, il évitera bien des folies et des désagrémens, où tombe l'homme d'un tempérament sanguin, qui se trouve entraîné par son sentiment immédiat ; c'est pour cela que l'homme d'un tempérament colérique paroît ordinairement plus raisonnable qu'il ne l'est en effet. Sa bienveillance n'est qu'honnêteté, son estime cérémonie, son amour une flatterie raisonnée : il est toujours rempli de lui-même, en prenant l'air d'un amant ou d'un ami, et n'est jamais ni l'un ni l'autre ; il cherche à briller par les modes : mais comme tout est chez lui artificiel et préparé, il paroît roide et guindé ; il agit beaucoup plus d'après des principes, que l'homme sanguin qui n'est ému qu'accidentellement ; mais ces principes ne sont point ceux de la vertu, ce sont ceux de l'honneur : il n'a point de sentiment de la beauté ou de la dignité de ses actions, mais celui du jugement que le monde peut prononcer sur ces derniers. Comme ses procédés sont du reste aussi généralement utiles que la

vertu même, il acquiert aux yeux du commun des hommes, la même estime que l'homme vertueux ; mais il se cache avec soin à des yeux plus fins, parce qu'il n'ignore point qu'en découvrant les ressorts communs de l'ambition qui le fait agir, on perdrait l'estime qu'on a pour lui ; c'est ce qui le rend sujet à la dissimulation. En fait de religion il est hypocrite, flatteur avec ceux qu'il fréquente ; et dans les différens partis qui se forment dans un état, il change toujours suivant les circonstances ; il devient l'esclave des grands, pour tyranniser ceux qui sont au-dessous d'eux. La naïveté, cette noble et belle simplicité, si éloignée de l'art, et qui porte sur elle le sceau de la nature, lui est absolument étrangère ; c'est pour cela que lorsque son goût dégénère, l'éclat qu'il fait briller devient *criant*, c'est-à-dire, dans un autre sens, que ce n'est qu'un vain étalage ; son style et sa parure tombent dans l'outré, espèces de sottises qui sont à l'égard du magnifique, ce que le gigantesque ou le fantasque, est au sublime sérieux.

Quand il est offensé , il a recours aux procès ou aux combats singuliers , et dans ses relations civiles , il n'est occupé que de ses ayeux , de ses titres , et de la préséance du pas. Tant qu'il n'est que vain , c'est-à-dire , avide d'honneurs , et qu'il cherche à plaire , il est insupportable ; mais lorsque sans prérogative et sans talens , il est quoique cela boursoufflé d'orgueil , il devient précisément ce qu'il craindrait le plus de paroître , c'est-à-dire , un *fou*.

Comme dans le mélange du caractère *flegmatique* , il n'entre ordinairement aucun ingrédient du sublime ou du beau , en assez grande quantité pour qu'ils soient remarquables , ce caractère n'appartient point à l'enchaînement de ces considérations.

Dé quelque espèce que soient les sentimens plus délicats dont nous venons de parler , qu'ils appartiennent au sublime ou au beau , leur sort est cependant d'être traités , par les gens qui n'en sont point susceptibles , de sentimens absurdes et dépravés.

Un homme d'une application intéressée et tranquille, n'a point, pour ainsi dire, les organes nécessaires pour sentir les traits nobles d'un poëme ou d'une action héroïque; il lit plus volontiers un *Robinson* qu'un *Grandisson*, et traite *Caton* de fou opiniâtre; c'est de même que certaines personnes d'un naturel plus sérieux, trouvent fade ce qui paroît plein de charmes à d'autres, et que la naïveté ingénue d'une pastorale, leur paroît dégoûtante et puérile.

Le naturel même qui n'est pas entièrement dénué d'un sentiment plus délicat et bien ordonné, ne peut être touché que par certains degrés de charmes, qui diffèrent beaucoup entre eux; et nous voyons qu'une personne trouve noble, ce qui paroît à l'autre grand, à la vérité, mais gigantesque; les occasions qui, dans les choses immorales, nous fournissent le moyen de découvrir en partie le sentiment des autres, nous donnent à juger avec assez de vraisemblance de leurs sentimens considérés sous un plus haut point de vue, et même de

leur cœur. On peut fortement soupçonner que les personnes qui éprouvent de l'ennui en écoutant une belle musique, ne seront guères touchés des beautés de la littérature et des charmes de l'amour.

Il y a un certain esprit de bagatelles, qui dénote une espèce de sentiment délicat, mais qui vise directement à l'opposé du sublime ; c'est un goût pour ce qui est difficile et fait avec art, des vers qui se lisent à rebours, et dans le sens ordinaire, des énigmes, des montres dans des bagues, un goût pour tout ce qui est compassé, pour tout ce qui devient régulier par un travail pénible, quoique cela ne soit d'aucune utilité ; par exemple, des livres qui, bien beaux et bien propres, sont artistement rangés dans un long rayon de bibliothèque, sous la direction d'un homme à tête vide, qui les admire et se plaît à les contempler ; des appartemens décorés comme des cabinets d'optique ; qui sont par-tout de la plus grande netteté, et qu'habite un hôte accariâtre et point hospitalier ; un goût pour tout ce qui

est rare sans avoir de valeur intrinsèque ; la lampe d'Épictète, un gant du roi Charles XII : la passion des médailles se rapproche en quelque façon de ceci. On peut fortement soupçonner les personnes dont les goûts sont semblables, d'être extravagantes et vétilleuses dans les sciences, et de n'avoir dans leurs mœurs aucun sentiment pour ce qui est beau et noble.

Nous disons à tort des personnes qui ne goûtent point les choses qui nous charment ou qui nous touchent, qu'elles ne les conçoivent pas ; cela dépend moins de ce que notre entendement conçoit, que de ce qu'éprouve notre sentiment ; néanmoins les facultés de notre ame sont tellement enchaînées les unes aux autres, qu'on peut d'ordinaire juger de la capacité des talens, d'après la manière dont le sentiment se manifeste. L'homme doué des grandes lumières de l'entendement, posséderoit inutilement ces talens, s'il n'avoit pas en même-tems un grand sentiment pour le vraiment noble et le vraiment beau, qui doit servir

servir de ressort à ces dons de la nature , afin qu'il puisse bien les employer (a).

D'ordinaire on ne nomme utile que ce qui peut satisfaire nos sentimens grossiers , comme le superflu dans nos boissons et dans notre nourriture , ce qui fournit aux frais de nos habillemens , de nos meubles , et aux dépenses de nos festins ; je ne sais cependant par quelle raison on ne met au nombre des choses utiles que ce qui regarde nos sentimens les plus vifs. Quoi qu'il en soit , supposons ceci bien fondé , il est néanmoins certain que l'on ne sauroit raisonner sur le sentiment plus délicat , avec

(a) On remarque aussi qu'une certaine délicatesse de sentiment passe pour du mérite. Qu'un homme , après avoir fait un bon repas en viandes , ou en pâtisseries , dorme d'un excellent sommeil , on dira de lui qu'il a un bon estomac , mais non pas du mérite ; un autre , au contraire , qui sacrifiera une partie de son dîner pour entendre de la musique , que la vue d'une peinture prolongera dans d'agréables rêveries , ou qui lira avec plaisir des choses spirituelles , quand ce ne seroit que de petites poésies , passera presque aux yeux de tout le monde , pour avoir un esprit plus délicat , et donnera de lui une opinion plus avantageuse.

D

un homme chez qui le sentiment de l'intérêt domine, et très-vrai que sous ce point de vue, une poule vaut mieux qu'un perroquet, un pot de cuisine, mieux qu'un vase de porcelaine; que tous les gens d'esprit du monde n'ont pas le mérite d'un paysan, et que l'on doit renoncer aux peines que l'on se donne pour découvrir les étoiles fixes, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la manière la plus avantageuse de mener la charrue; mais quelle folie de s'abandonner à une dispute semblable, tandis qu'il est impossible d'accorder nos sensations, parce que nos sentimens ne s'accordent point!

Cependant l'homme qui ne sera doué que des sentimens les plus grossiers et les plus communs, pourra s'apercevoir que les charmes et les agrémens de la vie qui paraissent les plus superflus, attirent presque tous nos soins, et qu'en les excluant, il nous resteroit peu de motifs de peines qui sont d'ordinaire si multipliés. Il n'est encore point d'homme assez grossier pour ne pas sentir, que chez d'autres du moins, une action morale touchera davan-

tage , à mesure qu'elle s'éloignera de l'intérêt , et que le penchant qui la motivera sera plus noble.

Quand j'observe alternativement le côté noble et le côté foible des hommes, je m'irrite contre moi-même , en voyant que je ne puis choisir le point d'observation nécessaire pour tracer ce grand tableau de la nature humaine entière , et lui donner, en l'exposant, une forme frappante ; car je n'ignore point que ces situations grotesques, lorsqu'elles appartiennent au plan de la grande nature , ne peuvent que nous causer une noble impression , quoique notre vue trop bornée ne nous permette pas de les voir sous ce rapport.

Pour y jeter en passant un foible coup-d'œil , je crois pouvoir faire les observations suivantes : Ceux d'entre les hommes qui n'agissent que d'après des principes , sont peu nombreux , et cela n'en vaut que mieux , parce qu'il est fort aisé de s'égarer dans ses principes , et qu'alors les torts qui en résultent , s'étendent d'autant plus loin ; que l'homme est plus

constant, et le principe qui le dirige plus généralisé.

Ceux qui se conduisent d'après des impulsions bénévoles, sont en bien plus grand nombre ; ce qui est encore très-bon, quoiqu'on puisse rarement mettre ces impulsions au nombre des œuvres très-méritoires ; car ces instincts vertueux sont quelquefois en faute, mais ils aident indirectement au grand but de la nature, comme les autres instincts qui travaillent avec tant d'ordre à mettre le monde animal en mouvement. Les plus nombreux sont ceux qui font rapporter tous leurs travaux *au très-cher moi*, qu'ils ne perdent jamais de vue, et pour qui l'intérêt est un autre axe à l'entour duquel ils voudraient que tout tournât ; rien n'est encore plus avantageux, parce que ces personnes sont toujours les plus appliquées, les plus réglées et les plus circonspectes ; elles donnent au tout de la consistance et de la solidité ; car, sans le vouloir, elles agissent pour l'utilité générale, elles amènent les matériaux nécessaires, et les fondemens sur

lesquels des ames plus délicates peuvent répandre la beauté et un bel ensemble.

Enfin l'amour de l'honneur se trouve dans le cœur de tous les hommes , quoique diversement partagé ; ce qui doit donner au tout un charme étonnant ; car , quoique l'ambition soit une opinion folle , elle devient cependant d'une grande utilité , lorsque la considérant comme une impulsion qui ne nous quitte point , on la prend pour une règle à laquelle on subordonne ses autres inclinations ; parce que tout homme qui , sur ce grand théâtre , agit conformément à ses inclinations dominantes , est en même-tems ému par une impulsion secrète , qui l'engage à prendre un point d'observation d'où il puisse voir si sa conduite paroîtra convenable aux yeux des spectateurs : c'est par-là que se forment les différens groupes d'un tableau dont l'expression est des plus magnifiques , où l'on voit naître du sein même d'une variété infinie , l'unité qui porte en elle tout ce que la nature a de beauté et de dignité.

ARTICLE TROISIÈME.

*De la différence du Sublime et du Beau ,
dans les rapports qu'ils ont avec les deux
sexes.*

CELUI qui, le premier, donna aux femmes le nom de *beau sexe*, voulut peut-être leur dire quelque chose de flatteur ; mais il s'exprima avec plus de justesse qu'il ne le crut lui-même ; car sans considérer que leur figure est en général plus fine , leurs traits plus délicats et plus doux , leur physionomie plus significative et plus attrayante que chez les hommes , surtout dans la plaisanterie et l'affabilité , et sans oublier tout ce qui appartient à la vertu magique et secrète qui leur sert pour nous faire juger d'elles favorablement , le caractère naturel de ce sexe possède encore des traits qui lui sont propres , qui le différencient du nôtre , et se font principalement connoître par la marque caractéristique du *beau*. D'un autre

côté, nous pourrions aussi prétendre au nom de *noble sexe*, si un caractère noble n'exigeoit pas qu'on évitât les titres, et qu'on les partageât plutôt que de les recevoir : ceci ne veut point dire que les femmes manquent de qualités nobles, et qu'il faille que les hommes soient entièrement privés de la beauté ; au contraire, il est possible que chaque sexe réunisse toutes les deux qualités, de manière cependant que tous les autres avantages d'une femme ne doivent se réunir que pour donner une plus grande élévation au caractère du beau, à qui proprement tout doit se rapporter chez elle ; et le sublime doit au contraire se montrer distinctement entre ces mêmes qualités, comme pour faire reconnoître son espèce ; c'est à ceci que doivent se rapporter toutes les opinions sur ces deux sortes de sentimens, celles qui sont louables, comme celles qui sont répréhensibles ; et toutes les éducations, toutes les instructions, toutes les peines que l'on se donne pour atteindre à la perfection morale, ne doivent avoir d'autre but, à moins que l'on

ne veuille rendre méconnoissable la différence attrayante que la nature voulut mettre entre les deux sexes ; car ce n'est point assez de se représenter que l'on a ici des hommes (en général) sous les yeux , il faut encore songer que ces hommes ne sont pas de la même sorte.

Les femmes ont un sentiment inné , et des plus puissans , pour ce qui est beau , élégant et décoré. Déjà dans leur enfance elles se plaisent dans les ornemens et chérissent la parure ; elles sont propres , et très-déliçates sur ce qui peut causer du dégoût ; elles aiment la plaisanterie , et l'on peut les entretenir de bagatelles pourvu que ces dernières soient gaies et riantes ; leurs manières sont de très-bonne heure modestes et réservées : elles savent se donner du maintien , et se possèdent elles-mêmes dans un âge où notre jeunesse masculine est encore intraitable , mal-adroite et embarrassée ; elles participent beaucoup aux maux des autres ; elles ont beaucoup de bonté de cœur et de compassion ; elles préfèrent le beau à l'utile , réforment volontiers le superflu

de leur entretien, le changent en économie, pour employer leur revenu au brillant et à la parure. Elles sont d'un sentiment très-délicat sur la plus petite offense, et sur-tout habiles à remarquer le plus petit manque d'attention ou d'estime qu'on peut avoir à leur égard; en un mot, elles possèdent le principe intermédiaire qui se trouve entre les qualités nobles et belles, et perfectionnent même le sexe masculin.

On me dispensera, j'espère, de l'énumération des qualités masculines, lorsqu'elles se trouvent en parallèle avec celles-ci, et l'on se contentera de les comparer. Le beau sexe a autant d'entendement que le sexe masculin, mais ce n'est qu'un *bel entendement*, et le nôtre doit être un *entendement profond*, expression qui, d'une façon, signifie sublime. Toutes nos actions pour être belles, exigent sur-tout qu'on y remarque de la facilité, et que leur exécution ne soit point d'un travail pénible: tandis que de grands efforts, des difficultés surmontées avec peine, qui excitent l'admiration, appartiennent au sublime. De profondes réflexions,

des contemplations longues et soutenues, sont nobles, mais pénibles, et ne conviennent guères aux personnes dont les charmes acquis sans efforts, ne doivent nous montrer que la belle nature. Une étude fatigante, une recherche pénible, lorsqu'une femme s'y adonne, quand même elle les pousseroit à un haut point de perfection, lui feront perdre les avantages propres à son sexe, et peuvent tout au plus devenir l'objet d'une froide admiration, qu'excite en nous la rareté de la chose; mais elles affoibliront les charmes qui lui donnent un si grand pouvoir sur l'autre sexe. Une femme dont la tête est remplie de grec comme *M^{me}. Dacier*, ou qui fait des dissertations solides sur la mécanique, comme la marquise du *Châtelet*, feroit très-bien de s'ajuster une barbe, qui exprimeroit peut-être encore mieux l'air profond du savoir qu'elle ambitionne. Le bel entendement choisit pour ses objets tout ce qui se rapporte au sentiment plus délicat; il abandonne les spéculations et les connoissances abstraites, qui sont utiles, mais sèches,

à l'entendement solide et profond. Les femmes, d'après cela, n'apprendront donc point les sciences exactes, elles ne sauront des différens systèmes, des monades, etc. etc. etc. que ce qui leur sera nécessaire pour comprendre le sel des satires des petits critiques de notre sexe. Les belles peuvent sans aucune inquiétude laisser tourner les tourbillons de *Descartes*, et même négliger le gentil *Fontenelle* lorsqu'il voudroit leur tenir compagnie sous les planètes; elles pourroient ignorer toutes les peines qu'*Algarotti* s'est données pour démontrer à leur avantage, d'après *Newton*, la force attractive des matières grossières, sans que pour cela l'attrayant de leurs charmes perdît de sa puissance. En lisant l'histoire, elles ne chercheront pas à se remplir la tête de combats; ce ne seront pas les places fortes qui, dans la géographie, les occuperont le plus; car il convient tout aussi peu que les femmes sentent la poudre à tirer, que les hommes l'ambre.

Il paroît que c'est par une malicieuse finesse,

que les hommes voulurent conduire le beau sexe à ce goût dépravé ; car ils connoissent leur foible pour les attraits naturels de ce dernier ; ils savent qu'un seul regard fripon leur cause plus de trouble que la question scholastique la plus épineuse, et se voient une supériorité marquée sur les femmes, aussitôt qu'elles prennent ce goût ; ils acquièrent outre cela l'avantage (que d'ailleurs ils obtiendroient difficilement) de soutenir avec une généreuse complaisance leur foible vanité. Le fond des grandes connoissances des femmes, est celle de l'espèce humaine, et parmi l'espèce humaine, celle des hommes en particulier ; leur philosophie n'est point de raisonner, mais de sentir.

Lorsqu'on veut leur fournir l'occasion de nous peindre la beauté de leur naturel, il faut toujours avoir ce rapport sous les yeux ; l'on ne doit jamais chercher à augmenter leur mémoire, mais à donner plus d'extension à leurs sentimens moraux réunis, non point par des règles générales, mais par quelques obser-

uations sur ce qui se passe autour d'elles. Les exemples qu'on emprunte du passé, pour nous faire remarquer l'influence que le beau sexe eut dans les affaires d'état, les différens rapports où il se trouva vis-à-vis notre sexe dans des pays étrangers, ou dans d'autres siècles; le caractère des deux différens sexes, lorsque par-là il se développe à nos yeux, la variété des goûts pour les plaisirs, composent toute leur histoire et leur géographie.

Il est beau de rendre agréable aux femmes la vue d'une carte qui représente le globe du monde, ou une grande partie de la terre; cela arrive lorsqu'on ne la met sous leurs yeux qu'en leur dépeignant les différens caractères des peuples qui l'habitent, la différence de leurs goûts et de leurs sentimens moraux, sur-tout lorsqu'on leur décrit l'effet que ces derniers produisent sur les rapports que les deux sexes ont entre eux, et qu'on y ajoute une légère idée de leur climat, de leur liberté ou de leur esclavage. Dans les divisions particulières de ces pays, il leur importe peu de

savoir quel est leur commerce, leur puissance ; ou leur souverain ; il ne leur sera de même pas plus nécessaire de connoître la construction de l'univers , lorsqu'elles auront conçu de quelque manière qu'il existe d'autres mondes, et qu'on peut y rencontrer encore de belles créatures.

Un sentiment pour les peintures qui ont de l'expression , et pour la musique , non celle qui montre de l'art ; mais celle qui touche , tout cela relève ou perfectionne le goût de ce sexe , et se trouve toujours lié en quelque sorte à des mouvemens moraux. Jamais une instruction froide et spéculative ne convient aux femmes ; il leur faut toujours des sensations qui s'écartent le moins possible du rapport que ces dernières ont avec leur sexe : c'est parce qu'une instruction semblable exige des talens , de l'expérience et un cœur plein de sentiment , qu'elle est si rare ; les femmes peuvent se passer de toute autre instruction , puisqu'elles savent d'ordinaire se former très-bien elles-mêmes sans cette dernière.

La vertu des femmes est une *belle vertu* (a); celle de notre sexe doit être une *noble vertu*. Les femmes éviteront le mal, non parce qu'il est injuste, mais parce qu'il est haïssable; et les belles actions signifient chez elles, celles qui sont moralement belles: point d'obligation, rien qui ressente la contrainte ou le joug; les femmes supportent avec impatience les ordres et la gêne; elles ne font rien que ce qui leur plaît, et le grand art est de savoir faire en sorte que le bon seul leur plaise. Je crois difficilement que le beau sexe soit susceptible de principes, et j'espère que ceci ne l'offensera pas, car les principes sont rares chez les hommes mêmes: la Providence y a suppléé en plaçant dans leur cœur des sentimens bons et bienveillans, en leur donnant outre cela un sentiment délicat de bienséance, et une ame

(a) Cette vertu fut nommée, page 33, d'après un jugement sévère, *vertu adoptive*; et comme ici elle mérite d'être interprétée favorablement, puisqu'elle fait partie du caractère du beau sexe, nous la nommerons en général *belle vertu*.

complaisante. On n'exige point d'elles des sacrifices, et de généreux efforts sur elles-mêmes; jamais un homme ne doit dire à sa femme, qu'il expose une partie de sa fortune pour un ami; par quelle raison enchaîner l'humeur affable et gaie de son épouse, par un secret important, dont lui seul doit être le gardien?

Beaucoup de leurs foiblesses mêmes sont pour ainsi dire de beaux défauts. Le malheur ou l'offense, livre leur ame à la douleur: un homme ne doit jamais verser que des larmes généreuses; celles que les souffrances ou les changemens de fortune lui font répandre, le rendent méprisable.

La *vanité* qu'on reproche de tant de manières au beau sexe, ne sauroit être qu'un beau défaut; car sans parler de l'embarras où se trouveroient les hommes qui aiment tant à flatter les femmes, si ces dernières n'étoient point portées à les écouter favorablement, elles rendent encore par-là leurs charmes plus vifs; cette inclination les engage à se donner des graces et du maintien, à laisser agir librement la vivacité de leur

leur esprit, les porte en même-tems au désir de briller, et à relever l'éclat de leur beauté; l'on ne voit ici rien d'offensant pour les autres, on y trouve au contraire, lorsque le bon goût y préside, tant de jolies choses, que c'est être mal avisé que de les censurer avec aigreur. Une femme qui dans ce penchant est trop volage et trop frivole, se nomme une *folle*; expression qui n'a pas une signification aussi forte que chez l'homme le mot *fou*; car entre des personnes qui s'entendent, cela peut même dénoter quelquefois une flatterie familière.

Si la vanité est un défaut qui, chez les femmes, mérite qu'on l'excuse, l'*orgueil* est chez elles non-seulement blâmable comme chez les hommes en général, mais il déforme entièrement le caractère de leur sexe; car cette qualité est très-stupide, très-haïssable, et tout-à-fait opposée aux charmes modestes qui nous captivent.

Une personne semblable se trouve donc dans une position glissante; on n'aura pour elle aucune indulgence; elle sera jugée sévè-

E

rement ; car en recherchant la considération , on excite au blâme tout ce qui se trouve à l'entour de soi ; la découverte du plus petit défaut fait à tout le monde un véritable plaisir , et le mot *folle* perd ici sa signification mitigée. Il faut toujours distinguer la vanité de l'orgueil. La première recherche les applaudissemens , et honore en quelque sorte les personnes pour qui elle se donne cette peine ; le second se croit déjà en pleine possession de tous les suffrages , et comme il ne s'efforce point de les obtenir , il n'en obtient aucun.

Quelques parcelles de vanité n'ôtent point aux femmes de leurs agrémens aux yeux des hommes ; mais plus elles sont visibles , plus elles servent à semer la division parmi le beau sexe. Elles se jugent alors très-sévèrement entre-elles , parce que les charmes de l'une semblent obscurcir ceux de l'autre , et celles qui ont de grandes prétentions à faire des conquêtes , sont rarement amies dans la véritable signification du mot.

Rien n'est si opposé au beau , que le dégoû-

tant ; comme il n'y a rien de plus au-dessous du sublime que le ridicule : ainsi donc l'outrage le plus sensible pour un homme est d'être nommé *fou*, et pour une femme celui d'être appelée *dégoûtante*.

Le Spectateur anglais soutient que l'on ne sauroit faire à un homme un reproche plus chagrinant que celui de *menteur*, et à une femme celui d'*impudique*. Je ne m'arrêterai point au jugement que porte là-dessus une morale sévère ; car la question n'est point de savoir ce qui mérite le plus grand blâme, mais de ce qu'on sent avec plus de force ; et je demande à tout lecteur qui se transporte idéalement dans ce cas là, s'il n'est point obligé de se conformer à mon opinion. Mademoiselle *Ninon de l'Enclos* ne prétendoit aucunement à l'honneur de la chasteté, et malgré cela elle se seroit trouvée amèrement offensée, si un de ses amans avoit porté d'elle un jugement semblable. On sait le sort cruel qu'éprouva *Monaldeschi* pour une expression offensante dans ce genre là, chez une princesse qui ne vouloit

cependant point passer pour une *Luçrèce*. Il est insupportable de ne pouvoir faire le mal quand même on le voudroit, parce qu'alors en y renonçant on ne pratique jamais qu'une vertu très-douteuse.

Pour nous éloigner le plus que nous pourrions du dégoûtant, nous allons parler de la *propreté*, qui sied bien, il est vrai, à chaque homme, mais qui, chez le beau sexe, doit se ranger parmi les vertus du premier rang, et ne peut que difficilement être poussée à l'excès chez lui, quoique chez un homme elle passe quelquefois la mesure et devient alors fade.

La *pudeur* est un secret de la nature, en ce qu'elle sait si bien mettre des bornes à une inclination très-indomptable, qui sans cesse entend autour d'elle le cri de la nature, et paroît quoique cela toujours se conduire d'après de bonnes qualités morales, lors même qu'elle s'en écarte; elle est d'après cela d'une grande nécessité, comme un supplément aux principes; car il n'est point de cas qui fournisse aux sophistes matière à inventer des principes

complaisans autant que celui-ci : elle sert en même-tems à placer un voile mystérieux devant les desseins les plus justes et les plus nécessaires de la nature , de peur que la connoissance de ces derniers n'engendre le dégoût ou au moins l'indifférence , à l'aspect du but où nous porte l'impulsion sur laquelle sont entées les inclinations les plus vives et les plus délicates de la nature humaine. Cette qualité est sur-tout propre au beau sexe et lui sied très-bien.

Il est encore une grossière et méprisable rusticité , espèce de plaisanterie populaire , qu'on nomme *obscénités* , par laquelle on chagrine et l'on embarrasse la douce modestie de la pudeur. Comme on cherche inutilement à approfondir ce secret , et que l'inclination qui nous porte vers le sexe , est toujours la cause primitive de tous les charmes que nous lui trouvons , qu'une femme est toujours , comme femme , l'objet agréable d'un entretien où respirent des mœurs douces , on pourroit expliquer par là pourquoi des hommes , d'ailleurs aimables , prennent quelquefois la liberté de faire en-

trevoir à travers leurs plaisanteries malicieuses, de fines allusions qui font qu'on les nomme *méchans* ou *fripons*, et croient, que parce qu'ils n'offensent point par des regards trop curieux ou qu'ils ne cherchent point à blesser l'estime, être autorisés à nommer *prude* la personne qui les reçoit d'un air froid et mécontent.

Je ne rapporte ceci que parce qu'ordinairement on regarde cette manière de parler comme une marque déterminée de bonne société, et qu'effectivement on a fait là-dessus de grands frais d'esprit. Pour ce qui regarde le jugement que porte sur cela la sévérité morale, il n'appartient point à cet ouvrage, parce que dans le sentiment du *beau*, je n'ai que les apparitions à observer et à définir.

Les qualités nobles de ce sexe, qui ne doivent cependant jamais rendre méconnoissable le sentiment du beau, comme nous l'avons remarqué, ne s'annoncent jamais plus distinctement et plus sûrement que par la *modestie*, espèce de noble simplicité et de naïveté à grand caractère. On voit briller à travers elle, une tran-

quille bienveillance, et l'estime envers les autres, en même-tems qu'une confiance noble en soi-même, liée à une juste estime de sa personne, qui se rencontre toujours chez un caractère sublime. Comme ce mélange délicat nous captive par des charmes et nous touche par l'estime, il met toutes les autres qualités brillantes à l'abri de la malignité, du blâme et de la raillerie. Les personnes de ce caractère ont un cœur susceptible d'amitié, ce qui ne sauroit trop être estimé chez une femme, parce que cela est fort rare, et doit être en même-tems d'un charme infini.

Comme nous avons dessein de traiter des sensations, on ne sauroit voir avec déplaisir les idées que nous formerons, autant que cela nous sera possible, sur la différence des impressions que produisent sur le sexe masculin, la figure et les traits du beau sexe; ce charme est foncièrement répandu sur le penchant que les différens sexes ont l'un pour l'autre; la nature poursuit son grand projet, et toutes les délicatesses qui s'y joignent, quand même elles.

paroissent s'en éloigner le plus qu'il est possible , n'en sont cependant que les cadres , et remontent toutes à cette même source où elles puisent leurs charmes.

Un *goût sain et solide* , qui toujours sera très-voisin de ce penchant , ne sera que foiblement excité par les charmes du maintien , les traits et les yeux d'une femme ; et comme il ne s'attache proprement qu'au sexe , il traite ordinairement la délicatesse des autres de puérités.

Quoique ce goût ne soit point délicat , il ne mérite pas qu'on le méprise ; car c'est par-là qu'une grande partie des hommes contribuent d'une manière simple et sûre au grand ordre de la nature (a). C'est par-là que se forment la plupart des mariages ; ce sont , à la vérité , ceux

(a) Comme dans ce monde-ci toute chose a son mauvais côté , il se trouve que ce goût est très-à-plaître , en ce qu'il dégénère plus aisément qu'un autre en libertinage ; car le feu qu'une personne fait naître en nous , peut s'éteindre par la première qui se présentera après elle : il s'ensuit qu'il n'y a pas assez d'entraves pour tenir cet indomptable penchant dans des bornes.

que fait la partie d'hommes la plus laborieuse ; et lorsqu'un homme n'a point la tête remplie de regards languissans , de noble maintien , qu'en même-tems il ne comprend rien à tout cela , il n'en sera que plus attentif aux vertus nécessaires dans un ménage , telle que l'économie , etc. etc. et à la dot.

Quant aux goûts délicats , qui exigent qu'on fasse une différence entre les charmes extérieurs des femmes , ils sont liés à l'expression morale ou immorale de la physionomie ou de la figure ; en considérant les agrémens d'une femme sous ce dernier point de vue (l'expression immorale) on la nomme jolie. Des formes proportionnées , des traits réguliers , une couleur d'yeux et de visage qui forment un beau contraste ; ajoutez-y toutes les beautés qui plaisent aussi dans un bouquet de fleurs , et n'obtiennent que de froids éloges ; cette physionomie ne dit rien par elle-même et ne parle point au cœur. L'expression morale des traits , des yeux et de la mine , touche le sentiment du sublime ou du beau : une femme chez qui

74 *Observations sur le Sentiment*

les agrémens de son sexe font sur-tout paroître l'expression morale du sublime, se nomme *belle* dans la propre signification du mot ; et celle dont la mine, les traits et la physionomie annoncent les qualités du beau, lorsque des signes moraux s'y font appercevoir, est *agréable* ; quand ces qualités s'élèvent à un plus haut degré, elle est *charmante*.

La première, en gardant un air tranquille et un noble maintien, fait briller à travers d'un regard modeste l'éclat d'un bel entendement. Un sentiment tendre et un cœur bienveillant, en se peignant sur sa physionomie, s'emparent du penchant et de l'estime des hommes. La gaieté et l'esprit se peignent dans les yeux rians de la seconde ; elle nous fait voir une espèce de méchanceté fine, ce que la plaisanterie a de folâtre, et une réserve friponne ; elle charme lorsque la première touche ; et le sentiment d'amour dont elle est susceptible, et qu'elle inspire aux autres, est volage mais beau ; tandis que le sentiment de la première est tendre, lié à l'estime et constant.

Je ne veux point m'abandonner aux dissertations trop prolixes de cette espèce, car dans des cas semblables, il paroît toujours que l'auteur veut dépeindre sa propre inclination; cependant j'ajouterai encore, que le goût de beaucoup de dames pour une couleur pâle, mais saine, se conçoit très-bien; car cette couleur accompagne d'ordinaire un caractère qui possède plus de sentimens intérieurs et de sensations délicates, ce qui appartient aux qualités du sublime; tandis qu'un teint rouge et fleuri annonce moins les qualités du sublime, et davantage celles d'un caractère gai et réjoui; mais toucher et subjuguier, s'accorde davantage avec la vanité, que charmer et séduire. Au contraire, il peut se trouver des personnes fort jolies sans qu'elles possèdent aucun sentiment moral, et sans qu'elles aient aucune expression qui dénote des sentimens; mais elles ne sauront ni toucher, ni charmer: il est donc possible qu'elles inspirent ce *goût solide* dont nous avons fait mention, qui de tems en tems se perfectionne, et fait aussi un choix à sa

guise. Il est malheureux que ces belles créatures tombent aisément dans le défaut de l'*orgueil*, lorsqu'elles ont appris par leur miroir qu'elles ont une belle figure ; comme elles manquent de sentimens plus délicats , elles rendent tout le monde indifférent à leur égard ; exceptez-en le flatteur qui a ses vues , et qui use d'artifice.

On peut, d'après ces idées, concevoir les différens effets que la figure des femmes produit sur le goût des hommes. Je ne traiterai point de ce qui dans cette impression , se rapproche trop du penchant que les deux sexes ont l'un pour l'autre , et qui s'accorde avec les opinions sensuelles où chacun peut s'affubler d'un sentiment , parce que cela se trouve hors du cercle que nous a tracé le goût plus délicat.

M. de *Buffon* a peut-être présumé avec raison , que la figure qui fait la première impression dans le tems où ce penchant est neuf et commence à se développer , devient l'original auquel dans la suite toutes les autres conformations féminines doivent se rapporter plus ou moins , pour mettre en mouvement ces

désirs capricieux , et forcer par-là une inclination assez grossière , à choisir entre les différens objets d'un sexe.

Je soutiens donc, quant à ce qui regarde le sentiment un peu plus délicat , que tous les hommes jugent à-peu-près uniformément de l'espèce de beauté que nous avons nommé *jolie figure* , et que là-dessus les opinions ne sont point aussi divisées qu'on le prétend communément. Les *Circassiennes* et les *Géorgiennes* parurent très-jolies à tous les européens qui voyagèrent dans leur pays ; les *Turcs* , les *Arabes* , les *Persans* , ont sans doute un goût qui s'accorde très-bien avec celui-là , puisqu'ils désirent ardemment d'embellir leur population par un aussi beau sang, et l'on remarque que cela a déjà réussi à la race actuelle des Persans.

Les négocians de l'Indostan ne manquent pas de tirer un grand profit du méchant commerce qu'ils font avec d'aussi belles créatures , en les amenant aux gens riches et friands de leurs pays ; quoique les caprices du goût s'é-

cartent beaucoup les uns des autres dans ces différentes parties du monde , ce qui a été reconnu pour beau dans l'une de ces dernières , le sera de même dans toutes les autres.

Mais lorsque dans l'opinion que l'on a sur la délicatesse de la figure , on comprend ce qui se trouve de moral dans les traits , les goûts sont alors toujours très-partagés chez les différens hommes , tant par leurs sentimens moraux mêmes qui sont opposés , que par les différentes significations que peut avoir , suivant chaque opinion , l'expression de la physionomie.

On trouve certaines femmes qui , à la première vue , ne font pas un grand effet , parce qu'elles ne sont pas décidément jolies , et qui d'ordinaire captivent bien davantage , et semblent s'embellir continuellement , lorsque par une connoissance plus étroite , elles ont commencé à plaire : tandis que l'aspect du joli qui s'annonce tout d'un coup , se voit par la suite avec plus d'indifférence ; ce qui provient sans doute de ce que les charmes moraux , lorsqu'ils deviennent visibles , enchaînent davantage ; et

comme les sentimens moraux ne peuvent être mis en action que par l'occasion, et ne se découvrent qu'à peine, chaque découverte est un nouvel attrait qui toujours donne lieu à conjecturer qu'il y en a encore d'autres, tandis que tous les agrémens qui ne se cachent point, lorsqu'ils ont au premier abord produit tout leur effet, ne peuvent dans la suite que refroidir l'amoureuse curiosité qu'ils ont fait naître, et la conduire insensiblement à l'indifférence.

Dans les observations que nous venons de faire, la remarque suivante vient s'offrir tout naturellement : le sentiment grossier et tout-à-fait simple du penchant d'un sexe envers l'autre, nous mène, il est vrai, directement au grand but de la nature, et en remplissant ce qu'exige cette dernière, il peut conduire une personne au bonheur sans aucun détour; mais pour l'amour de la grande universalité, il dégénère aisément en libertinage, et donne dans des écarts. D'un autre côté, le sentiment très-délicat sert, il est vrai, à ôter à un penchant impétueux sa rudesse, à le rendre modeste et

bienséant, en le fixant sur très-peu d'objets ; mais il manque d'ordinaire la grande fin de la nature ; et comme il exige et attend de cette dernière plus qu'elle n'accorde ordinairement, ce n'est que fort rarement qu'il rend heureuses les personnes qui possèdent un sentiment aussi délicat. Le premier naturel devient intraitable en ce qu'il s'adresse à tous les objets d'un sexe ; le second devient superficiel ; en ce qu'il ne s'attache proprement à aucun, qu'il n'est occupé que de l'objet que son penchant amoureux s'est créé idéalement, et qu'il a orné de toutes les qualités nobles et belles que la nature réunit rarement dans une même personne, et que bien plus rarement elle fait rencontrer à l'homme qui sait les apprécier, et qui peut-être se trouveroit digne d'une personne qui les posséderoit : de-là naissent les délais, et enfin la renonciation entière que l'on fait aux engagements honnêtes, ou, ce qui est peut-être tout aussi mauvais, un repentir amer après avoir fait un choix qui n'a point rempli la grande attente où l'on étoit : car très-souvent

souvent le coq d'Ésope rencontre une perle ,
tandis qu'un grain d'orge lui eût bien mieux
convenu.

Nous pouvons remarquer ici en général ,
que , quelqu'attrayantes que puissent être les
impressions du sentiment délicat , on a cepen-
dant sujet d'être circonspect , alors que ce sen-
timent se perfectionne , si nous ne voulons pas ,
en recherchant ces charmes si grands , nous
causer beaucoup de peines , et nous créer une
source de maux. Je permettrais volontiers aux
ames douées de plus de noblesse , de perfec-
tionner ce sentiment autant qu'elles le peu-
vent , par rapport aux qualités qui leur sont
personnelles , et aux actions qui leur sont
propres , et de laisser au contraire ce goût
dans sa simplicité par rapport à leurs jouis-
sances , et à ce qu'elles attendent des autres ,
si je voyois seulement comment cela seroit
possible ; mais au cas que cela pût se réaliser ,
rendroient-elles les autres heureux , et
seroient-elles heureuses elles-mêmes ? Il ne
faut jamais perdre de vue qu'en toute chose

F

82 *Observations sur le Sentiment*

on ne doit point avoir de grandes prétentions au bonheur de la vie , et à la perfection de l'homme ; car celui qui s'attend à du médiocre , a l'avantage de voir rarement son espoir déçu par l'évènement ; il est au contraire quelquefois surpris par une parfaite réussite.

La vieillesse enfin , ce grand destructeur de la beauté , menace tous ces charmes , et en suivant l'ordre naturel , les qualités sublimes et nobles , doivent insensiblement remplacer les belles qualités , pour qu'à mesure qu'une personne cesse d'être aimable , elle acquierre toujours un plus grand droit à l'estime.

D'après mon opinion , l'entière perfection du beau sexe , lorsqu'il se trouve à la fleur de ses ans , devrait consister dans cette belle simplicité à qui le sentiment plus délicat donne un plus haut degré de charmes dans tout ce qui est attrayant et noble.

Lorsqu'insensiblement les prétentions aux charmes s'affoiblissent , la lecture et l'étendue de la pénétration pourroient imperceptiblement faire occuper par les Muses , la place où sié.

geoient les Graces , et il conviendrait que l'époux fût le premier maître.

Toutes les femmes , lors même qu'elles touchent à la terrible époque où elles vieillissent , appartiennent néanmoins au beau sexe ; elles se départent elles-mêmes , lorsque cherchant à soutenir ce caractère plus long-tems , elles s'abandonnent à une espèce de désespoir , et se livrent à une humeur accariâtre et chagrine.

Une personne âgée qui , dans la société , fait paroître des manières modestes et amicales , qui est affable d'une manière gaie et sensée , qui favorise avec bienséance les divertissemens de la jeunesse auxquels elle ne participe point , qui , en portant ses soins par-tout , fait voir du contentement et de la complaisance dans les plaisirs qui se passent autour d'elle , est toujours encore une personne plus délicate qu'un homme du même âge , et (pris dans un certain sens) elle est peut-être plus aimable qu'une jeune fille. L'amour platonique pourroit bien être quelque chose de trop mystique , quoique

84 *Observations sur le Sentiment*

parlant de l'objet de son penchant, disoit : *Les graces sont cachées dans ses rides, et mon ame semble voler sur mes lèvres lorsque je baise sa bouche flétrie.* Mais l'on doit alors renoncer à ces prétentions : un homme vieux qui fait l'amoureux est un sot, et les présomptions semblables de l'autre sexe, sont alors dégoûtantes. L'on ne doit jamais attribuer à la nature le défaut de bienséance où nous tombons, mais bien à ce que nous faisons pour la corrompre.

Pour ne point perdre mon texte de vue, je vais présenter encore quelques observations sur l'influence que les deux sexes doivent avoir l'un sur l'autre, pour ennoblir ou embellir leur sentiment.

Les femmes ont un sentiment déterminé pour le beau, autant que cela se rapporte à elles-mêmes, mais pour le noble lorsqu'il se rencontre chez le sexe masculin ; l'homme au contraire a un sentiment décidé pour le noble qui appartient à ses qualités propres ; mais pour le beau lorsqu'il se trouve chez les fem-

mes. Il s'ensuit que le but de la nature est de donner à l'homme plus de noblesse , et plus de beauté à la femme , par le penchant des deux sexes l'un vers l'autre.

Une femme s'inquiète peu de ce qu'elle ne possède point certaines hautes pénétrations , de ce qu'elle est craintive , et peu propre aux affaires importantes , etc. etc. Elle est belle , elle captive , et cela suffit ; au contraire , elle exige toutes ces qualités chez l'homme , et la sublimité de son ame ne se manifeste , qu'en ce qu'elle sait apprécier ces qualités nobles lorsqu'elles se rencontrent chez ce dernier ; comment seroit-il sans cela possible que tant de figures d'hommes si hétéroclites , même en possédant du mérite , puissent avoir des femmes si gentilles et dont les traits sont si délicats ? L'homme est au contraire bien plus difficile à l'égard des charmes du beau sexe ; la figure fine de ce dernier , sa naïveté joviale et son attrayante amitié , le dédommagent assez du peu de lecture et d'autres défauts auxquels ce sexe est obligé de suppléer par des talens

qui lui sont propres. La vanité et la mode peuvent bien donner à ces penchans une fausse direction , faire de plus d'un homme un petit maître sucré , et rendre les femmes des pédantes ou des amazones ; mais la nature cherche toujours à nous ramener à elle.

On peut juger d'après cela quelle influence pourroit avoir le penchant qui attire un sexe vers l'autre , sur-tout sur le sexe masculin , pour lui donner plus de noblesse. Si au lieu de beaucoup d'instructions sèches , on développoit le sentiment moral des femmes lorsqu'il est formé , afin qu'elles sentent ce qui appartient à la dignité et aux qualités sublimes de l'autre sexe , pour les préparer par-là à regarder avec mépris la fadeur de nos singes parés , et pour qu'elles ne se rendent à d'autres qualités qu'au mérite , il est encore certain que le pouvoir de leurs charmes y gagneroit en général ; car nous voyons que les enchantemens qu'ils produisent n'agissent en grande partie que sur les ames nobles , les autres n'ont pas assez de délicatesse pour les sentir. C'est ce

qui fit dire au poëte *Simonide*, lorsqu'on lui conseilla de faire entendre la beauté de ses chants aux Thessaliens : *Ces gens-là sont trop sots pour qu'un homme tel que moi puisse les tromper*. On a déjà remarqué, outre cela, que la société du beau sexe rendoit les mœurs des hommes plus douces, leurs manières plus aisées et plus polies, et donnoit à leur maintien plus d'agrémens ; mais ceci est l'avantage d'un sujet qui n'est qu'adhérent au nôtre (a) ; l'essentiel dépend de ce que l'homme comme homme, et la femme comme femme, se rendent plus parfaits, c'est-à-dire, que le ressort du penchant des deux sexes doit agir conformément au vœu de la nature, pour ennoblir

(a) Cet avantage perd beaucoup par l'observation que l'on prétend avoir faite sur les hommes qui, introduits de trop bonne heure dans les sociétés où les femmes donnent le ton, et qui les fréquentent trop souvent, deviennent fades, ennuyeux, ou même méprisables dans les sociétés d'hommes, parce qu'ils ont perdu le goût d'une conversation qui doit joindre à la gaieté un mérite réel, et qui devient utile, parce que la plaisanterie se mêle à des choses sérieuses.

davantage les qualités de l'un , et pour rendre plus belles les qualités de l'autre. Si tous deux en venoient au point de perfection accessible , l'homme , enhardi par son mérite , pourra dire : *quoique vous ne m'aimiez point , je vous forcerai à m'estimer* ; et les femmes , sûres de la puissance de leurs charmes , répondront : *quoiqu'intérieurement vous ne nous estimiez point , nous vous forçons cependant à nous aimer*. Faute de semblables principes , nous voyons des hommes qui , pour plaire , prennent des airs efféminés , quelquefois des femmes (quoique cela arrive plus rarement) qui affectent un maintien mâle pour inspirer l'estime ; mais l'on fait toujours très-mal ce que l'on fait contre l'ordre de la nature.

Dans la vie conjugale , le couple uni ne doit également former qu'une seule personne morale , animée et gouvernée par l'entendement de l'homme , et par le goût de la femme ; car ce n'est pas seulement parce qu'on peut présumer que l'un a plus de pénétration fondée sur l'expérience , que l'autre a

plus de liberté et plus de justesse dans ses sensations , mais encore parce qu'un caractère en s'approchant davantage du sublime , devient aussi plus enclin à faire consister le principal but de ses travaux , dans le contentement d'un objet chéri ; et d'un autre côté plus un caractère est beau , plus il cherche à compenser par sa complaisance , les peines que l'on se donne : sous ce rapport donc , un combat de supériorité est fade , et se fait toujours voir comme le signe certain d'un goût grossier et inégalement assorti.

Lorsqu'on met de l'autorité dans sa manière de parler , la chose se trouve déjà entièrement gâtée ; car on conçoit aisément que des nœuds formés par un penchant , sont à moitié rompus lorsqu'on les soumet au joug du devoir. Les prétentions d'une femme qui prend ce ton dur , sont très-haïssables ; celles d'un homme , ignobles et méprisables au dernier degré. L'ordre des choses veut sagement que ce sentiment fin et délicat ne conserve sa force entière qu'au commencement de la liaison ; dans la

suite, les affaires domestiques et l'habitude où l'on est de vivre ensemble, l'éteignent insensiblement; il dégénère alors en amour familial, et le grand art consiste enfin à ne pas laisser décliner entièrement le premier sentiment, pour que l'indifférence et le dégoût n'enlèvent pas toute la satisfaction que l'on s'est promise en contractant un semblable engagement.

ARTICLE QUATRIÈME.

Des caractères nationaux (a), lorsqu'ils se rapportent aux différens sentimens du Beau et du Sublime.

D'APRÈS mon opinion, les François et les Italiens sont, des peuples de l'Europe, ceux chez qui le sentiment du beaux'annonce le plus fortement; mais les Allemands, les Anglais, les Espagnols, sont ceux qui se font remarquer le plus, par le sentiment du sublime; on peut

(a) Je n'ai nullement le dessein de faire une entière peinture des caractères des nations; je n'en ébaucherai que quelques traits qui portent en eux l'expression du sublime et du beau. On peut aisément juger que dans une esquisse semblable, on ne sauroit exiger une parfaite exactitude; que les originaux ne s'y font appercevoir que dans la foule des personnes qui ont des prétentions au sentiment plus délicat, et qu'il n'y a point de nation qui ne possède des individus chez qui les qualités de cette espèce

92 *Observations sur le Sentiment*

regarder la Hollande comme le pays où ce sentiment plus délicat devient imperceptible.

Le beau même se divise toujours en deux sortes : il nous enchante et nous touche , ou bien il est riant et nous charme. Le premier sentiment se rapproche en quelque sorte du sublime ; le naturel qui le possède est réfléchi et susceptible d'être vivement ému. Le sentiment de la seconde espèce est gai et réjouit ; il paroît que le premier convient sur-tout aux Italiens , et le second aux Français.

En parlant du caractère national qui porte en soi l'expression du sublime , il faut remarquer que ce dernier est tantôt du genre effrayant , et penche un peu vers le gigantesque ; tantôt

les plus éminentes ne se réunissent. Ainsi donc une critique qui, par hasard , tombe sur une nation , ne sauroit offenser aucun des individus qui la composent , puisque chacun peut renvoyer la balle à son voisin.

Ces différences qui caractérisent les nations , sont-elles accidentelles , dépendent-elles des circonstances , et des différentes sortes de gouvernemens , ou sont-elles nécessairement attachées au climat ? C'est ce que nous ne cherchons point à approfondir.

c'est un sentiment pour le noble ou pour le magnifique. Je crois que j'attribue avec fondement aux Espagnols le sentiment de la première espèce, celui de la seconde aux Anglais, et de la troisième aux Allemands. Le sentiment pour le magnifique n'est point, par sa nature, aussi original que les autres sortes de goût ; et quoique l'esprit d'imitation puisse être lié à un sentiment quelconque, il appartient cependant davantage au sublime éclatant ; car ce sentiment n'est proprement qu'un composé du noble et du beau, qui, considérés séparément, sont moins vifs ; il s'ensuit que le caractère est assez libre alors que ces deux sentimens se réunissent pour suivre certains exemples, et même il a souvent besoin de ces stimulans. D'après cela, l'Allemand sera moins susceptible que le Français du sentiment qui se rapporte au beau ; il possédera moins que l'Anglais de celui qui tend au sublime ; mais les cas où le sublime et le beau doivent se trouver réunis, conviendront davantage à son sentiment : aussi évitera-t-il les fautes où peuvent être entraînés

par une grande dépravation , chacun de ces différens sentimens.

Je ne toucherai que légèrement aux arts et aux sciences , dont le choix peut confirmer les goûts que nous avons attribués aux différentes nations. Le génie de l'Italien s'est sur-tout manifesté par la musique , la peinture , la sculpture , et l'architecture ; tous ces beaux arts sont cultivés en France avec un goût tout aussi délicat , quoique leur beauté y soit moins touchante. Le goût qui se rapporte à l'art poétique ou à l'art oratoire , penche davantage vers le sublime en Angleterre , et plus vers le beau en France. La fine plaisanterie , la comédie , la riante satire , des folies amoureuses , une diction légère , naturelle et facile , se trouvent là en original ; vous trouverez au contraire en Angleterre , des pensées profondes , la tragédie , la poésie épique , et en général , de grandes richesses d'esprit qui , d'ordinaire , sont très-superficielles en France.

En Allemagne , l'esprit brille beaucoup encore à travers la folie. Autrefois il étoit ridicule ,

mais par des exemples et par l'entendement de cette nation, il s'est acquis plus de noblesse et plus de charmes : ces derniers cependant n'ont pas autant de naïveté, et la noblesse de ce peuple n'est pas susceptible d'un élan aussi hardi que chez les deux premiers. Le goût que la nation Hollandoise a pour un arrangement fait avec peine, pour des ornemens qui nous causent de l'inquiétude et de l'embarras, fait présumer que son sentiment se rapporte peu aux mouvemens libres et naturels du génie, dont la beauté seroit altérée par les précautions craintives que l'on prendroit pour éviter les fautes.

Rien ne sauroit être aussi opposé aux sciences et aux arts, qu'un goût romanesque, parce qu'il pervertit la nature, qui est l'original du noble et du beau ; et c'est pour cela que la nation Espagnole n'a fait appercevoir chez elle que peu de sentimens pour les sciences et les beaux arts ; c'est le moral des différens peuples qui caractérise le mieux leurs naturels, et nous voulons d'après cela considérer sous

ce point de vue, leurs différens sentimens par rapport au sublime et au beau (a).

L'Espagnol est discret, sérieux et vrai; il se trouve dans le monde peu de négocians plus droits que ceux d'Espagne; il possède une ame fière, et plus de sentiment pour les grandes actions que pour celles qui sont belles; comme dans son composé on trouve peu de bienveillance douce et bienveillante, il s'ensuit qu'il est souvent dur et cruel. L'*auto-dafé* ne se soutient pas autant par la superstition, que par le penchant romanesque de la nation, qui se trouve émue par un appareil qui inspire la terreur et le respect, où elle voit livrer à un bûcher qu'alluma une dévotion barbare, le malheureux convert du *san benito* sur lequel on peint des figures du diable.

(a) Il est peu nécessaire que je me disculpe encore ici comme je l'ai fait précédemment : dans la partie la plus saine de chaque peuple, il se trouve des caractères louables dans tous les genres; et si la critique touchoit un individu quelconque, il saura, s'il a de la finesse, entendre son intérêt, qui consiste à s'en excepter soi-même en abandonnant les autres à leur sort.

On

On ne sauroit dire que l'Espagnol est plus fier ou plus amoureux qu'aucun peuple; mais il est l'un et l'autre d'une manière romanesque, rare et peu usitée : abandonner sa charrue, et se promener le long d'un champ, couvert d'un manteau et une longue épée au côté, jusqu'à ce que le voyageur étranger ait passé, ou dans un combat de taureaux qui fournit l'occasion de voir les beautés du pays sans voile, annoncer au public la souveraine de son cœur, en lui faisant un compliment singulier, et s'exposer en son honneur aux dangers d'un combat contre un animal sauvage, sont des actions inusitées, rares, et qui s'écartent beaucoup de la nature.

Il paroît que l'Italien a un sentiment composé de celui de l'Espagnol et de celui du Français; il possède plus de sentiment pour le beau que le premier, et plus de sentiment pour le sublime que le second; et je crois qu'on peut de cette manière reconnoître les autres traits de son caractère moral.

Le Français a un sentiment dominant pour

G

la beauté morale; il est gentil, poli, complaisant, il devient facilement confiant; il est railleur et libre en société. Par cette expression *homme ou femme du bon ton*, on n'entend que ceux qui ont acquis le sentiment de la galanterie française. Chez lui les sentimens sublimes mêmes qu'il possède en assez grand nombre, sont soumis au sentiment du beau, et n'acquièrent de force qu'en se réunissant à ce dernier; il aime à briller par l'esprit, et sacrifie sans scrupule une partie de la vérité à une saillie.

Mais dans les cas où l'on ne peut montrer de l'esprit (a), il fait voir autant de pénétration qu'un autre peuple quelconque, comme en

(a) Dans la métaphysique, la morale et les dogmes de la religion, on ne sauroit être assez circonspect en lisant les ouvrages de cette nation; il y règne ordinairement une beauté apparente, qui ne sauroit soutenir une recherche approfondie. Le Français aime la hardiesse dans ses expressions; et pour saisir la vérité, il ne faut pas être hardi, mais circonspect; dans l'histoire il cite souvent des anecdotes, auxquelles il ne manque rien que d'être véritables.

mathématiques et dans les autres sciences profondes.

Un bon mot n'est pas chez cette nation, comme ailleurs, d'une valeur légère ; on le répand avec empressement, on le conserve dans des livres comme un événement très-important ; il est citoyen tranquille ; il se venge de l'oppression des fermiers-généraux par des satires ou par des remontrances de parlemens ; et lorsque ces derniers, comme pères du peuple, ont fait voir un beau patriotisme, il n'en résulte pas autre chose, si ce n'est qu'un glorieux exil couronne leur noble conduite, et qu'on fait à leurs louanges des vers pleins d'esprit.

L'objet auquel se rapportent le plus les mérites et la capacité nationale de ce peuple, est le beau sexe (a). Ce n'est pas qu'en France

(a) Le beau sexe donne en France le ton à toutes les sociétés. On doit avouer, il est vrai, qu'une société sans femmes est assez ennuyeuse et assez monotone ; mais comme les dames y donnent le ton du beau, les hommes devraient y donner le ton du noble. Quoi qu'il en soit ;

il soit plus aimé ou plus estimé qu'ailleurs, mais parce qu'il fournit les meilleures occasions de développer dans tout leur jour, l'esprit, la galanterie et les bonnes manières. Au reste, une personne vaniteuse de l'un et de l'autre sexe, s'aime toujours soi-même exclusivement; elle ne fait des autres que son jouet. Comme le Français ne manque pas du tout de qualités nobles, mais que le sentiment du beau peut

ces sociétés deviennent aussi ennuyeuses, par une raison opposée; c'est parce que rien ne dégoûte comme des continuelles douceurs. On pécheroit contre le goût français, en demandant si monsieur est chez lui; on s'informe si madame est chez elle. Madame est à sa toilette; madame a ses vapeurs (espèce de beaux caprices); en un mot, c'est pour madame, c'est avec madame que se font toutes les conversations; et qu'on goûte tous les plaisirs; mais les femmes n'en sont pas plus estimées pour cela. Une personne qui s'occupe de bagatelles est toujours privée d'une véritable estime et d'un amour délicat. Je n'aurois pas voulu, pour tout l'or du monde, avoir dit ce que Rousseau nous soutient: *Qu'une femme n'est jamais autre chose qu'un grand enfant*; mais l'ingénieur suisse écrivit ceci en France, et sans doute il vit avec une vive émotion, que dans un pays où l'on prenoit tant la défense des dames, on eût si peu d'estime pour elles.

séul les mettre en activité, l'influence que pourroit avoir chez lui le beau sexe, pour réveiller et produire les actions mâles les plus nobles, seroit plus puissante que chez aucun autre peuple de la terre, si l'on s'accordoit un peu à favoriser l'esprit national. Quel dommage que les lys ne sachent pas filer ! (a)

Le défaut qui s'approche le plus de ce caractère national est le *fade*, ou, en m'exprimant plus honnêtement, le *frivole*. On se fait un jeu des affaires sérieuses, et l'on traite les bagatelles comme des occupations importantes. Le Français, dans sa vieillesse, chante encore des airs joyeux ; il est, autant qu'il peut l'être, galant près des dames. J'ai de grandes cautions pour les remarques que je viens de faire, et je me range derrière un *Montesquieu* et un *d'Alembert* pour être à l'abri d'un mécontentement quelconque.

L'Anglais est froid dans les commencemens

(a) Cette phrase fait allusion à la couronne de France, qui n'étoit héréditaire qu'aux enfans mâles.

d'une connoissance quelconque ; il est indifférent à l'égard des étrangers , et , d'après son penchant , peu susceptible de petites complaisances ; mais dès qu'il devient votre ami , il est disposé à vous rendre de grands services. Il ne s'embarrasse point de paroître spirituel en société ou d'y faire voir un agréable maintien , mais il est entendu et d'un caractère posé. C'est un mauvais imitateur ; il s'inquiète peu du jugement que les autres portent sur ses actions , et n'obéit purement qu'à son propre goût. Il n'a point , par rapport aux femmes , la gentillesse française , mais il leur témoigne beaucoup plus d'estime , et la pousse peut-être trop loin , en ce que dans le mariage il accorde à son épouse une autorité sans bornes. Il est constant quelquefois jusqu'à l'opiniâtreté , hardi et résolu souvent jusqu'à la témérité , et agit ordinairement d'après des principes jusqu'à l'entêtement , devient aisément un original , non par vanité , mais parce qu'il s'inquiète peu des autres , et qu'il ne gêne point son goût par imitation ou par complaisance. C'est pour cela que rarement

on l'aime autant que le Français; mais lorsqu'il est connu, on l'estime davantage.

L'Allemand a un sentiment composé de celui d'un Anglais et de celui d'un Français; il paroît cependant se rapporter davantage au premier, et la ressemblance plus forte qu'il semble avoir avec le second, n'est qu'artificielle et produite par l'imitation. Son sentiment est un heureux mélange du sublime et du beau; et quoiqu'il n'égale pas l'Anglais dans le premier ni le Français dans le second, il les surpasse cependant l'un et l'autre lorsque ces sentimens se réunissent. Il agit avec plus de complaisance que le premier à l'égard des personnes qu'il fréquente; et quoiqu'il n'ait pas autant d'esprit et de vivacité en société que le Français, il y fait voir plus de modestie et d'entendement; il est assez méthodique dans tous ses goûts, par conséquent il l'est aussi en amour; et comme il joint le noble au beau, il se possède assez pour occuper sa tête de réflexions sur le maintien, le faste et la considération; c'est pour cela que la famille, les titres, le rang sont pour

lui des choses de grande conséquence. En amour, aussi bien que dans tout ce qui se rapporte au civil, il s'inquiète bien plus que les précédens de ce qu'on pourroit penser de lui; et lorsqu'il se trouve dans son caractère de quoi mettre en mouvement le désir d'une amélioration importante, cette foiblesse, dans laquelle il n'ose pas se montrer original, quoiqu'il y ait les meilleures dispositions, et qu'il s'abandonne trop à l'opinion des autres, cette foiblesse, dis-je, ôte à ses vertus morales leur consistance, en les rendant inconstantes et artificielles.

Le Hollandais est par son caractère laborieux et réglé; et comme il ne recherche uniquement que l'utile, il a peu de sentiment pour ce qui est sublime et beau. Dans une acception plus délicate, un grand homme signifie chez lui un homme riche. Par ses amis, il entend ses correspondans; et les visites qui ne lui sont pas de quelque rapport, lui paroissent très-ennuyeuses. Il contraste avec le Français aussi bien qu'avec l'Anglais; c'est en quelque façon un Allemand très-flegmatique.

En essayant d'appliquer ces idées à un cas quelconque , par exemple , aux sentimens propres à exciter l'honneur , on remarque les différences suivantes : Le sentiment d'honneur est chez le Français *vanité*, chez l'Espagnol *hateur*, chez l'Anglais *fier*, chez l'Allemand *orgueil*, et chez le Hollandais *bouffissure* (a). Ces expressions paroissent, au premier aspect, synonymes ; cependant il existe entr'elles des différences très-marquantes. La *vanité* recherche l'approbation : elle est volage et changeante ; mais ses manières sont extérieurement honnêtes. L'homme haut est rempli d'une grande satisfaction de lui-même , et se le persuade à tort ; il s'inquiète peu d'obtenir les applaudissemens des autres ; ses manières sont hautes et roides. L'homme *fier* ne l'est proprement que par la grande conscience qu'il a de son propre mérite , qui peut souvent être très-vrai ; c'est aussi pour cela que souvent l'on dit une

(a) C'est le seul mot français qui réponde au mot allemand *aufgeblasenheit*.

noble fierté ; mais on ne sauroit dire qu'une telle personne possède une *noble hauteur*, parce que cette dernière démontre toujours une estime personnelle fautive et trop exagérée. L'homme fier met dans sa conduite vis-à-vis des autres, de l'indifférence et de la froideur. L'orgueilleux est fier et en même-temps vaniteux (a) ; l'approbation qu'il cherche chez les autres sont des marques d'honneur ; de-là vient qu'il aime à briller par les titres, les généalogies, les cérémonies ; l'Allemand sur-tout a cette foiblesse ; et par ces mots, *très-gracieux, très-affectionné, etc.*, et de semblables futilités dont il charge sa langue, il la rend dure et embarrassée, et ne peut acquérir cette noble simplicité que les autres peuples peuvent donner à leur manière d'écrire. La conduite d'un orgueilleux en société est cérémonie.

(a) Il n'est pas nécessaire qu'un homme orgueilleux soit en même-tems haut, c'est-à-dire, qu'il ait de ses avantages une idée exagérée et fautive ; il peut au contraire les voir dans leur juste valeur ; mais il a un goût faux, qui le porte à faire parade de son mérite.

L'homme *boursoufflé* est un homme haut, dont la conduite nous fait appercevoir des marques très-distinctives du mépris des autres; ses manières sont grossières. Cette misérable qualité s'éloigne le plus qu'il est possible du goût plus délicat, parce qu'elle est ouvertement stupide; car sûrement le moyen de contenter le sentiment d'honneur, n'est pas d'exciter tous nos alentours à la haine et à des satires mordantes, par un mépris qu'on ne déguise point.

En amour, les Allemands et les Anglais ont un fort bon estomac et quelque chose de délicat dans leur sentiment; mais ils ont sur-tout le goût sain et solide: l'Italien y est superficiel; l'Espagnol fantastique; le Français friand.

La religion de l'Europe ne provient point d'un goût particulier; mais elle dérive au contraire de la source la plus respectable. Ainsi les dégénérationns que nous y appercevons, et ce qui chez elle appartient aux hommes en propre, peut aussi nous fournir des traits qui se rapportent aux différentes qualités nationales. J'exprime ces dégénérationns par les idées géné-

rales suivantes : la *crédulité*, la *superstition*, le *fanatisme* et l'*indifférence*. La *crédulité* est ordinairement le partage de la partie ignorante de chaque nation, quoique le sentiment plus délicat soit imperceptible chez elle. La persuasion dépend du oui-dire et d'une autorité apparente, sans qu'il faille pour cela qu'une sorte de sentiment délicat fournisse le ressort nécessaire à l'émouvoir. C'est dans le nord qu'on trouve des peuples entiers de cette espèce. L'homme crédule devient superstitieux lorsqu'il a le goût romanesque ; ce goût est par lui-même un motif qui nous porte à ajouter foi plus légèrement (a) ; et de deux hommes, dont l'un seroit soumis à ce sentiment, dont l'autre auroit

(a) On a d'ailleurs remarqué que les Anglais, quoique sensés, peuvent néanmoins être portés à croire au premier instant une nouvelle singulière et ridicule, lorsqu'elle est annoncée effrontément, ce dont on a des exemples ; mais un caractère nerveux, averti par quelques circonstances, quoiqu'il ait aussi rencontré des choses extraordinaires, perce bien vite à travers les petites difficultés où s'arrête aisément une tête foible et méfiante, qui se trouve de cette manière quelquefois préservée de l'erreur sans mérite personnel.

un caractère froid et modéré , le premier même, en possédant plus d'entendement, seroit cependant égaré plus facilement, et porté à croire des choses qui sont hors de nature , plutôt que le second, qui sera préservé de cette dégénération par son sentiment commun et flegmatique.

L'homme superstitieux place volontiers entre lui et l'objet le plus digne de vénération, certains hommes puissans et surprenans, qui sont, pour ainsi dire, des géans de sainteté auxquels la nature obéit, et dont la voix peut, en conjurant les portes de fer du Tartare, les forcer à s'ouvrir ou à se fermer, qui touchent le ciel de leur tête, tandis que leurs pieds ne quittent pas ce bas monde. L'instruction de la saine raison trouveroit d'après cela de grands obstacles à surmonter en Espagne, non parce qu'elle seroit obligée d'y dissiper même l'ignorance, mais parce qu'elle est opposée à un goût singulier, pour qui le naturel est une chose commune, et qui ne croit éprouver de sensation sublime que lorsque l'objet qui la produit est gigantesque.

Le fanatisme est pour ainsi dire une dévotion

présomption ; elle naît d'une certaine fierté et d'une trop grande confiance en soi-même, sur laquelle on s'appuie pour s'approcher davantage de la nature divine, et pour s'élever, par un vol surprenant, au-dessus de l'ordre ordinaire et prescrit. Le fanatique ne parle que d'inspirations immédiates, de vie contemplative, tandis que le superstitieux fait des vœux près des images de grands saints faiseurs de miracles, et met sa confiance dans le mérite imaginaire et inimitable de certaines personnes qui sont de la même nature que lui.

Les dégénération même portent avec elles, comme nous l'avons remarqué plus haut, des traits du sentiment national ; et c'est ainsi que dans les temps passés, au moins, le fanatisme se rencontroit en Allemagne et en Angleterre (a).

C'est un rejeton dénaturé du sentiment

(a) Le fanatisme doit toujours se distinguer de l'enthousiasme ; l'un croit être admis immédiatement et d'une manière extraordinaire à la participation d'une nature plus élevée ; l'autre dépeint la situation du caractère, lorsque ce dernier est enflammé par un motif quelconque, et porté

noble qui appartient au caractère de ces peuples, et qui, en général, n'est pas, à beaucoup près, aussi nuisible que le penchant superstitieux. Quoique le premier soit violent dans les commencemens, les feux d'un esprit fanatique s'éteignent insensiblement, et reprennent le degré tempéré ordinaire à leur nature ; tandis que la superstition s'enracine, sans qu'on s'en apperçoive, plus profondément dans un caractère tranquille et patient, et ravit à l'homme qu'elle enchaîne, tout espoir de se délivrer un jour d'une opinion nuisible ; enfin, l'homme vain et frivole sera toujours privé du sentiment plus fort du sublime ; sa religion n'est point susceptible d'émotion, et la plupart du temps une affaire de mode, qu'il remplit avec beaucoup de gentillesse en conservant son sang-froid : ceci se nomme *l'indifférence pratique* vers laquelle l'esprit national français paroît

au-dessus d'un degré convenable, il n'importe qu'il y soit animé par les maximes du patriotisme, par l'amitié ou par la religion, pourvu que l'idée d'une participation surnaturelle ne s'y joigne pas.

incliner le plus , d'où il n'y a qu'un pas à la dérision , et qui , considérée dans son principe et justement appréciée , est peu éloignée d'une entière renonciation.

En jetant un coup-d'œil rapide sur les autres parties du monde , nous mettrons l'Arabe au rang des hommes les plus nobles de l'Orient ; cependant son sentiment dégénère aisément en gigantesque ; il est hospitalier , généreux et vrai ; mais son récit , son histoire , et en général ses sensations , sont toujours entrelacées de merveilleux ; son imagination bouillante lui présente les objets sous des peintures forcées et hors de nature ; la manière dont sa religion se répandit , fut même une chose très-romanesque. Si les Arabes sont en quelque manière les Espagnols de l'Orient , les Persans sont les Français d'Asie ; ils sont bons poètes , polis et d'un goût assez délicat ; ils ne sont point strictes observateurs de l'islamisme , et , d'après leur caractère , peu portés à la gaieté , ils se permettent une interprétation très-mitigée de l'Alcoran. On pourroit aussi regarder les Japonnais

Japonnais comme les Anglais de cette partie du monde ; mais parmi leurs qualités, il n'est guères que leur valeur, leur mépris de la mort et leur constance, sur lesquelles on puisse fonder ce parallèle ; cette dernière vertu dégénère jusqu'à la plus grande obstination ; du reste, ils font peu voir en eux des marques du sentiment plus délicat.

Les Indiens ont un goût dominant pour l'espèce de sottises qui tombent dans le gigantesque. Leur religion est un composé de sottises : des idoles d'une figure monstrueuse, la dent inappréciable du puissant singe *Hanumann*, les pénitences hors de nature des Fakirs (moines mendiants des payens), et le reste sont dans ce goût là. Le sacrifice arbitraire que font les femmes en s'immolant dans le même bûcher qui a dévoré le cadavre de leurs maris, est d'une extravagance horrible. Quelles sont les sottises fadaïses qui ne soient contenues dans les complimens prolixes et étudiés des Chinois ? Leurs peintures mêmes sont sujettes aux sottises, et représentent des figures singulières et

H

hors de nature qu'il est impossible de rencontrer dans ce monde. Ils ont aussi des sottises respectables, parce qu'elles sont d'un usage très-ancien ; et sur la terre il n'est aucun peuple qui en ait plus que celui-ci (a).

Les Nègres d'Afrique n'ont point reçu de la nature un sentiment qui s'élève au-dessus du fade. M. *Hume* défie tout homme de lui produire un exemple où un Nègre ait montré quelques talens , et prétend que parmi les milliers de noirs qui sont emmenés hors de leur pays, quoiqu'il y en ait beaucoup que l'on ait mis en liberté, il ne s'en est cependant jamais trouvé un seul qui dans les arts, dans les sciences ou dans une qualité louable quelconque, se soit distingué ; tandis que parmi les blancs, il en est qui, du plus bas peuple, s'élèvent et

(a) On célèbre encore à Pékin la cérémonie, où pendant une éclipse de soleil ou de lune, on cherche à chasser par un grand tumulte, le dragon qui veut avaler ces corps du firmament ; et l'on conserve un misérable usage des temps les plus reculés, où régnoit l'ignorance, quoiqu'aujourd'hui on soit mieux instruit.

s'acquièrent dans le monde de la considération par des talens éminens : tant est réelle la différence qui règne entre ces deux espèces d'hommes. Elle paroît être aussi grande à l'égard de la capacité de leur naturel, qu'à l'égard de leur couleur. Leur religion si répandue des Fétiches, est une espèce d'idolâtrie qui tombe dans le fade, autant que cela paroît possible à la nature humaine : une plume d'oiseau, une corne de vache, une coquille, ou toute autre chose très-ordinaire, aussitôt qu'elle a été consacrée par quelques paroles, devient un objet de vénération, et qu'on invoque en prêtant serment. Les Noirs sont très-vains, mais à la manière nègre, et si babillards, qu'il faut les séparer à coups de bâton.

Parmi tous les Sauvages, il n'est point de nation qui fasse remarquer chez elle un caractère aussi sublime que ceux de l'Amérique Septentrionale; ils ont un sentiment d'honneur très-puissant; et lorsqu'ils vont à plus de cent milles, chercher et chasser des peuplades sauvages et romanesques, ils sont cependant

attentifs à ce qu'il ne leur soit fait aucun dommage, tandis que leurs ennemis, après les avoir pris, emploient les plus cruels tourmens pour leur arracher de lâches soupirs.

Le Sauvage du Canada est d'ailleurs droit et vrai; l'amitié qu'il se crée, est aussi romanesque et aussi enthousiaste que tout ce que nous avons appris des temps les plus reculés et les plus fabuleux; il est fier jusqu'au dernier degré; il sent tout le prix de la liberté, et ne souffre pas même dans son éducation, un traitement qui lui seroit sentir une basse sujétion. *Lycurgue* a vraisemblablement donné des loix sauvages pareilles, et si un législateur se montreroit chez ces six nations, nous verrions une république spartiate s'élever dans le nouveau monde; car nous voyons aussi que l'entreprise des Argonautes diffère peu des expéditions guerrières de ce peuple; et *Jason* n'a sur *Atta-a-kulla-ulla*, d'autres avantages que celui de porter un nom grec.

Tous ces Sauvages ont peu de sentiment pour le beau, pris dans le sens moral, et

pardonner généreusement une offense, action pleine de noblesse et de beauté, n'est cependant pas regardée comme une vertu chez eux; on la méprise au contraire comme une misérable lâcheté. La valeur est le plus grand mérite du Sauvage, et la vengeance sa plus douce volupté. On trouve chez les autres naturels de cette partie du monde, peu de traces d'un caractère disposé à recevoir des sensations plus délicates; une indifférence extraordinaire est la marque caractéristique de cette espèce d'hommes.

En considérant les rapports que les deux sexes ont entre-eux dans ces parties du monde, nous trouvons que l'Européen seul a découvert le secret de parer de tant de fleurs, et d'entrelacer de tant de moralité, les charmes sensuels d'un penchant aussi puissant, au point que non-seulement il porte les agrémens de ce dernier au plus haut degré, mais qu'il le rend encore décent. Les Orientaux sont en ceci d'un goût très-faux, en ce qu'ils n'ont point d'idée de la beauté morale qui peut se

joindre à cette inclination , et perdent par-là jusqu'au prix qu'ont les plaisirs des sens. Leur séraïl est pour eux une source continuelle d'inquiétudes ; ils donnent dans une infinité de sottises amoureuses ; la principale est le soin qu'ils prennent de s'assurer exclusivement la possession du bijou que se crée leur imagination , dont tout le prix ne consiste qu'à être brisé , sur lequel on garde en Europe un doute malicieux , et qui les engage à user de moyens très-injustes et très-dégoûtans , en cherchant à le conserver : de-là vient que dans ces pays , la femme est toujours en captivité , qu'elle soit fille , ou qu'elle ait un mari barbare , inepte et soupçonneux.

Peut-on s'attendre à voir au pays des Noirs , autre chose que ce qui y est général , c'est-à-dire , les femmes dans le plus profond esclavage ? Un lâche est toujours un maître sévère pour ceux qui sont plus foibles que lui ; tout comme chez-nous tel homme est tyran dans sa cuisine , qui , hors de sa maison , n'ose qu'à peine se faire voir.

Le père *Labat* nous apprend , à la vérité, qu'un nègre menuisier , à qui il reprochoit la manière haute dont il agissoit envers ses femmes , lui répondit : « Vous autres sages êtes » de vrais fous ; vous commencez par trop » accorder à vos femmes , et puis vous vous » plaignez de ce qu'elles vous rompent la » tête. » On diroit que dans cette réplique , il se trouve quelque chose qui exigeât qu'on y réfléchisse ; mais en peu de mots , cet homme-là étoit noir de la tête aux pieds , preuve très-claire que ce qu'il disoit étoit plat. Parmi tous les Sauvages il n'en est point chez lesquels les femmes jouissent d'une aussi grande considération que chez ceux du Canada ; peut-être surpassent-ils en cela notre monde policé ; ce n'est pas qu'on leur rende là d'humbles services , cela ne seroit que des complimens : non ; elles ont vraiment à commander ; elles s'assemblent et délibèrent sur les réglemens les plus importans de la nation , sur la guerre et la paix ; elles envoient ensuite leurs députées au conseil des hommes , et d'ordinaire leur suf-

frage est celui qui décide ; mais elles achètent cet avantage bien chèrement : toutes les affaires domestiques pèsent sur elles , et toutes les peines de leurs maris leur sont communes.

En arrêtant enfin nos regards sur l'histoire , nous voyons le goût des hommes , semblable à un *Protée* , changer continuellement de forme. Les anciens temps des Grecs et des Romains , nous faisoient voir des marques distinctes d'un goût véritable aussi bien pour le beau que pour le sublime , en poésie , en sculpture , en architecture , dans la législation , et même dans les mœurs. Le gouvernement des Empereurs romains changea cette simplicité , qui étoit à-la-fois noble et belle , en magnifique , et de-là en faux éclat , ce dont nous pouvons nous instruire encore par les restes de leur éloquence , de leur poésie , et même par l'histoire de leurs mœurs. Ce qui restoit de ce goût délicat , s'éteignit insensiblement par la chute entière de l'état. Les barbares , après avoir affermi leur puissance , introduisirent un certain goût dépravé qu'on nomme *gothique* , et qui s'approchoit

prochoit des sottises ; ces dernières ne se trouvoient pas uniquement en architecture , mais encore dans les sciences et les autres coutumes. Ce goût corrompu , après avoir été cultivé par de faux talens , prit plus volontiers toute autre forme que celle de l'ancienne simplicité de la nature , et se trouvoit toujours ou exagérée ou fade. Le plus grand essor que le génie de l'homme prit alors pour atteindre au sublime , étoit gigantesque. On vit aussi du romanesque en matière religieuse et mondaine ; souvent on les vit même faire une réunion bâtarde , monstrueuse et dégoûtante : des moines qui , d'une main , tenoient un missel , et de l'autre un étendard , suivis par une troupe de victimes abusées , qui cherchoient sous un autre climat une terre plus sainte pour y faire enfouir leurs os ; des guerriers consacrés , qui se sanctifioient par des vœux solennels de violence et de crimes. Dans la suite , il parut une espèce rare de héros fantastiques , qui se nommoient *Chevaliers* , et cherchoient des aventures , des tournois , des duels et des actions romanes-

ques. Dans ces temps-là, on substitua à la religion, aux sciences et aux arts, de misérables sottises; et l'on remarque que le goût dégénère difficilement en un point, sans que tout le reste qui appartient au sentiment plus délicat, ne nous offre des marques distinctes de corruption.

Les vœux des monastères firent d'une grande partie d'hommes utiles, de nombreuses sociétés de laborieux oisifs, que leur manière intrigante de vivre, rendoit habiles à se produire un grand nombre d'écoliers qui, de - là, se répandoient dans un plus grand monde, et y étendoient leurs principes. Enfin le génie humain, après s'être relevé heureusement d'une destruction totale par une espèce de *Palingénésie* (a), nous voyons que de nos jours le vrai goût du noble et du beau, refleurit aussi bien dans les arts et les sciences, que dans les

(a) La *Palingénésie* est un art connu des chimistes, par lequel ils font renaître de leurs cendres certains objets qui reprennent leur forme première.

mœurs; et l'on ne sauroit plus rien désirer, si ce n'est que le faux éclat qui nous trompe si facilement, ne puisse plus nous éloigner imperceptiblement de la noble simplicité, et sur-tout que le secret de l'éducation qui nous est encore inconnu, ne soit plus soumis à l'ancienne opinion, pour que de bonne heure le sentiment moral soit élevé dans le cœur de tout jeune citoyen du monde, à un sentiment actif, et que toutes nos recherches ne tendent pas uniquement au plaisir frivole et oisif de juger avec plus ou moins de goût de ce qui se passe hors de nous.

F I N.

De l'Imprimerie de N. F. BEAUVAIS, rue de Sorbonne,
No. 379, au coin du passage Benoît.